Charles VII chez ses grands vassaux, tragédie en cinq actes

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

PERSONNAGES

ACTEUnS.

CIHRLES VÎT, roi de France. MM. Dei\fosse.

CHARLES DE SVVOJSY, seigneur de Seignelais. Ligier.

YAQOIJB, jeune Arabe, appelé

communément le Sarrazin. LocKRor.

JEHAN, bâtard d'Orléans, comte de Mortain , de Dunois et de Lon-

gUCYillc. FÉWK.

GUY-RAYMOND, archer. Arsène.

ANDRÉ et JEHAN, deux autres (Auguste.

archers. (Hoste?^.

LE CHAPELAIN. Éric-Rirtîarb.

BALTHA2AR , fauconnier. Tournai.

L'ARGENTIER DU ROI. Ménétrier.

BÉRENGÈRE, comtesse de Sa-

Toisy. M'"«9 Georges.

AGNÈS SOREL. Norlkt.

ISABELLE DE GRAVILLE. Georges cadeUe.

La scène se passe au château de SeiyncJais , dans le Berrxj.

a Et en ce tems un chevalier nommé messire Charles « de Savoisy, par un de ses pages qui chevauchait un « cheval, en le venant de mener boire à la rivière, le o cheval esclabouta un escollier, lequel avecque les « autres allait en procession a Sainte-Katherine , et » tant que Vescollier frappa ledit page : Et lors, les gens <« dudît chevalier saillirent de son hôtel emhastonnés, « poursuivant lesdits escolliers jusques à Sainte-Ka- « therine ; et un des gens dudit chevalier tira une flètt che dedans Téglise, jusques au grand hôtel où le « prêtre chantait messe , dont pour ce faict Funiversité « fit telle poursuite à Fencontrc dudit chevalier, que « la maison d'icelui chevalier fut battue, et fut ledit che- « Talierbannyhors du royaume deFrance,etexcoramu- « nié. Et s'en alla devers le Pape lequel Tabsolut, et arma > o quatre g<dlées, et s'en alla par mer faisant guerre « aux Sarrazins, et là gaigna moult d'avoir. Puis re- « tourna et futfaicte sa paix , et refit son hôtel à Paris « tel comme il était paravant ; mais il ne fut pas para- « chevé, et fit faire son hôtel de Signelay (Seignelais) « en Auxerrois moult bel, par les Sarrazins qu'il avait « amenés d'outre-mer : lequel chatel est à trois lieuci « d'Auxerre. «

Chronique bu. rot Ciiarles VI , page 5 , par maître Alain Chartier, homme très* honorable.

Je cherchais la matière d'un drame ; il y en avait un dans ces vingt lignes : je le pris.

Il se présenta à mon esprit sous une fornte classique : je l'adoptai.

Le théâtre est avant tout chose de fantaisie : je ne comprends donc pas qu'on l'emprisonne dans un système. Un méjne sujet se présentera sous vingt aspects divers à vingt imaginations différentes.: tracez des règles uniformes, forcez ces imaginations de les suivre, et il y a cent à parier contre un que vous aurez dixneuf mauvais ouvrages ; laissez chacun prendre son eujet à sa guise, le tailler à sa fantaisie; accordez li-

WaE ram-XELLES - STAD BR.JSr ■Archives - Archief

(6) X))ert6 entière ^ lous , depuis les douze heures de Boilran. jusqu'aux trente ans de Shakspeare , depuis le vers libre de Jodclle jusqu'à l'alexandrin de Racine, dopin'«: les trilogies de Beaumarchais jusqu'aux proverbes de Théodore Leclerc; et alors chaque individu flaircja rc qui conviendra le mieux à son organisation , ama ';'«!•» ses matériaux, bâtira son monde à part, soufflera qlssus pour lui donner la vie, et viendra, au jour dit, avec un résultat sinon complet, du moins original, sinon remarquable, du moins individuel.

Convaincu de cette vérité , j'ai donc pris les formef classiques, qui pour cette fois m'allaient, et j'ai verrouillé mes trois unités dans les dix })ieds carrés de la chambre basse du comte Charles de Savoisy.

Et je dis les trois unités, parce que , selon moi, l'action que l'on croit double est simple. Le tissu et la broderie qui l'enjolive ne font point deux étoffes : Yaqoub , Bérengère , le Comte , voilà le tissu ; Charles VU et Agnès, voilà la broderie. Le Roi vient demander l'hospitalité au vassal; le vassal la lui accorde, et c'est tout : l'arrivée innattendue de Charles VII complique l'action, mais ne la détourne pas de son but; et maigré la présence de son

hôte royal, les aff'aires de mûiiage dû comte vont toujous leur train.

Puis, cela était nécessaire à mon œuvre, comme je la concevais. Si quelqu'un veut voir une perspective tout-à-fait comme son voisin la voit, il faut qu'il la regarde d-e la place de son voisin et non pas de la sienne: xîe qui fait, je crois, que la critique devrait toujours juger une œuvre selon îa donnée de l'auteur, etnonbâtir une nouvelle pièce à côté de l'autre , attendu qu'il est probable qu'il donnera la préférence à la sienne. Puis, il est probable encore que le public sera de l'avis du

Journaliste, parce qu'il est abonné au journal, et que e journal auquel il est abonné ne peut pas avoir tort. Cela, dis-je, était nécessaire à mon drame, et voiri comment : Je voulais faire une œuvre de style plutôt qu'un drame d'action; je désirais mettre en scène plutôt des types que des hommes : ainsi, Ynqonb éi<iit pour moi la représentation de Tesclavagc d'Oricni,

Raymond de la servilndc d'Occident; le Comte, c'était la féodalité, le Roi la monarchie. Une idée morale, qui sans doute est passée inapperçuc, planait sur le tout. La voici :

La nature a organisé chaque individu en harmonie avec le lieu où il doit naître, vivre et mourir. Des mers immenses, des montagnes qui percent les nues encadrent en quelque sorte chaque race dans la localité qui lui est propre , et lui défendent de se mêler aux autres races. Autour de l'homme naissent les animaux nécessaires à des voyages Lornés, mais qui ne doivent pas le porter au-delà des limites que le doigt de Dieu lui a tracées pour patrie : tant que l'Européen s'ahandonnera à son cheval, TArabe à son dromadaire, rinstinct de chacun de ces animaux le retiendra dans

l'atmosphère qui lui convient, et ni l'animal ni son maître n'auront à souffrir. Déplacer une eïistense c'est la fausser : les principes du Lien, qui, dans des climats amis, sur une terre maternelle, sous le soleil natal, eussent mûri comme un fruit, tournent à mal sur un sol étranger. Quand tout est hostile à un individu, l'individu devient hostile à tout; et comme il ne peut anéantir cet air quiTétouffe, ce soleil qui le brûle, cette terre qui le blesse, sa haine retombe sur les hommes, dont il peut tt>ujours se venger.

Tel est Yaqoub. Le comte de Savoisy pense, dans sa religieuse crédulité , expier son crime en enlevant à son pays un jeune Arabe né pour le désert et la liberté. Le Saint- Père lui a ordonné une injustice j)our racheter un meurtre : la raison n'accepte pas le marché : l enfant ravi à sa patrie vivra mal ailleurs que là où il aurait du vivre : là-bas il eût été heureux au milieu i'hommcs heureux; ici il sera malheureux par les autres et les autres par lui, car son espoir^ ses pensées rcs désirs seront ceux d'une autre race et d'un autre ;)ays, inconnus au pays qu'il habite, incompris de la 'ace qui l'entoure. S'ils veulent se répandre au-dehor? le défaut de sympathie les repoussera au-dedans. Quel |ue temps son cœur le>> renfermera pêle-mêle et gron îansj puis, vienne une occasion; que la yictimc et le

bourreait se trouvent face à face : il y aura des crimes et du sang. Comme l'expiation était un sacrilège, l)i(ni ▼eut qu'à son tour Texpiation soit expiée.

Je ne sais trop comment est mort le comte de Savoisy, mais, en bonne justice, c'est ainsi qu'il aurait dû mourir.

Heste à répondre k une dernière critique. On m'a reproché d'avoir pris le dénouement d'Â7idrojnaquo . j'ai déjà dit que

j'avais voulu Jaire une œuvre classique : pour ce, il me fallait imiter un écrivain classique : Racine qui s'est trouvé là : autant valait, je crois, pour modèle choisir lui qu'un autre. Qu'on se rappelle Henri III , Christine et Antonj/ , et peut-être conviendra-t-on qu'il y aurait mauvaise foi à m'accuser d'être k court de déuouemçns

ACTE I

Le théâtre représente une salle gothique. •— - Au iond, une porte ogive donnant sur une cour, entre deux croisées à vitraux coloriés. — A. droite du spectateur, une porte masquée par une tapisserie. — A gauche, une grande cheminée ;une autre porte masquée aussi j)ar une tapisserie etdonnantdansla chambre d'honneur. • — . De chaque côté des croisées et entre les portes, des panoplies naturelles. — Près de la cheminée un prie-diôu.

SCENE PREMIERE

I-Lcsuras kB.CHERSyffnlourpni le fnu,- YAOOUB est couché du coté opposé , sur une peau do tigre; à la porto du fond paraissent à-la-fois UN PÈLERIN et UN AîlCiïER portant sur ses épaules un daim qu'il vient de tuer.

LE PÈLERIN , du souil do la porte. Que Dieu soit avec vous!

ANDRÉ , passant devant hii.

Entrez, messire prêtre.

Charles de Savoisy, notre seigneur et maître , Sur le seuil de sa porte en vous voyant ainsi , Vous dirait comme moi : (^ Mon père, entrez. »

LE PKLEBIIS.

Merci.

(Yaqoub trcs-^aille au son dcccHevoix^ et se retourne)

ANDRÉ

II VOUS dirait encor s'il était là : « Mon père, Seiez-vous sur mon siège, et buvez dans mon verre. Seiez-vous donc alors, et buvez; car, vrai Dieu! C'est nous qu'il a chargés de le dire en son lieu.

(Aux archers.) N'est-ce pas ?

LIS ARGHKRS.

Certe.

LE PELERIN

Ainsi ferai -je tout-à-rheure; Mais pour me rendre encor sa volonté meilleure, Pourrais-je auparavant, le sachant fils pieux, Aller sur leurs tombeaux prier pour ses ayeux?

ANDRÉ, décrochant une clé.

Jehan, prends cette clé, et conduit ce saint

(homme.

(Le pèlerin et Jehan sortent.) Maintenant, que celui d'entre vous qu'on renom- Pour un tueur de daims me dise si beaucoup, (me Tirés à cent vingt pas, tombent ainsi d'un coup.

(Jetant le daim à terre.) Regardez.

(Ils font cercle autour de l'animal.)

UN ARCHER

C'est un daim d'une royale race.

ANDRÉ

Depuis le point du jour que j'éventai sa trace, Il m'a fallu passer ainsi qu'un sanglier. Pour le suivre, à travers et taillis et hallier : Aussi je me suis mis les mains et le visage Tout en sang, {à Yaqoub.) Tu ris toi?

UN AICIIER.

Laisse-là ce sauvage.

TAQOUB , se retournante Heim !.,.

A l'art delà chasse est-ce qu'il entend rien? La chasse est un plaisir de noble et de chrétien.

YAQOIJB, comme se ^parlant à lui-même.

J'étais encor enfant : un matin sous sa tente Mon père, l'œil en feu , poitrine haletante, Pientra , jetant son arc et ses traits, et me dit : « Yaqoub, par Mahomet! ce canton est maudit : Chaquennit mon troupeau d un mouton diminue, La lionne au bercail est encor revenue: Sur le sabiej'ai vus ses pas appesantis, (tits... » Sans doute dans quelqu'antre elle a quelques pe- Je ne répondis rien,

mais quand sortit mon père, Je pi'is Tare et les traits, et, courbé vers la terre, Je suivis la lionne ; elle avait traversé te [S'il au même endioit que moi je le passai ; Elle avait au de'sert cru me cacher sa fuite : J'entrai dans le désert, ardent à sa poursuite ; l'Aie avait , évitant le soleil au zénith , (grannit. Cherché de l'ombre au pied du grand sphinx de De l'antique désert antique sentinelle:

Comme elle fatigué, je m'y couchai comme elle... Comme elle je repris ma course, et jusqu'au soir Mon pas pressa son pas; puis je cessai d'y voir , immobile, implorant un seul bruit saisissnble Q' i vint à moi... Flottant siir cette mer de sable, J'écoutai, letenant mon souffle... Par momeos, On entendait an loin de &ourds rugissemens : VcrscTix, comme un serpent, je me glissai dans

(l'ombre

Sur mon chemin un antre ouvrait sa gueule som- Et dans se'^profondfMirsj'aporçus sans effroi (bre; Deux yeux étincelans qui se fixaient sur moi. Je n'avais pins besoin m de bruit ni de trace, Caria lionne et moi nous étions face h face... Ah î ce fut un combat terrible et hasardeux Où l'homme et le lion rugissaient tous les deux... Mais lesrugissemens de l'un d'eux s'éteignirent... Puis du sang de l'un d'euxles sables se teignirent; Et quand revint le jour, il éclaira d'abord Un enfant qui dormait auprès d'un lion mort. Cet «nfant aux chrétiens ne sert pas de modèle: La chasse du lion est- plaisir d'infidèle...

AÎSDRÉ.

Silence, Sarrazin!... Quand loin de leur pays- Les chrétiens vont chassant par tes champs de

(maïs ,

C'est qu'ils sonttourmentcb d'une sainte espéran-

(Montrant YaqoiiL.) (ce;

Et voilà le gibier qu'ils rapportent en France!

(lî détache les flèches passées autour de sa ceinture,

et pose son arc dans un coin.)

Ouf!... Maintenant j'ai soif.., A boire, compa-

(gnon !...

Que dit~on de l'Anglais ? Que fait le Bourgui- Avons*-aous âw nouveau depuis hier ? gnon ? (Il boit.)

Ah! Bourgogne !

Bourg gne, qsii nous fait la guerre sans vergogne. Je puis Lien me brouiller avec tes enfans, mais, Bourgogne, me broiiiUer avec ton vin, jamais !

VN AKGilER.

Du nouveau? Guy-B-aymoiid ar/ive.

i'archbr.

D'où?

Je pense

Que c'est du camp français.

A?iDRÉ.

Que Dieu le récompense , S'il vient nous annoncer que l'Anglais est battu. Ou que le roi reprend quelque peu de vertu!... Yousa-t-il, en passant, donné quelque nouvelle?

UN ARCHER

La comtesse Ta fait introduire auprès d'elle

Sitôt son arrivée ; il nous a seulement

Dit, en passant ici, de l'attendre un moment.

ANDRÉ

Sans doute que du maître il apporte un message?

l'archer.

Cesi probable.

ANDRÉ

Avec vous je le guette au passage.

Depuis bientôt trois ans qu'il est parti d'ici, il doit avoir du neuf à conter.

SCENE IL

LES PRÉGÉDESS, GUY-RAYMOND, sortant de chez la.

comtesse.

RAiHOND , à André.

Me voici

BonJQf^r.

LES ARG-IERS.

Bonjour, Raymond.

RAïUîOND , à André.

Boujoui-, ma l'onge trogne.

Es-tn toujours cliassciu? iis-tu toujours ivi ogue?

VILLE DE BRUXELLES - STAD BRUS Archives - Archief

ce;

(André lui montre le daim. — André lui montre la bouteille vide.) Bravo ! je ne connais que manans de bas-lieu Qui négligent les dons qu'a chaque homme a fiut (s'approcbant d'Yaqoub.) (Dieu.

Et toi, mon jeune tigre?...

YAQOXJB.

Heim!.,.

RIYKOND.

Le voilà qui gronde.

Sais-tu bien que sans moi, Sarrazinois immonde, Dans ton désert maudit tu rugirais encor, Et que tu n'aurais pas au cou ce collier d'or. Où tout autre qu'un chien en regardant peut li- « Yaqoub, leSarrazin, appartient à messiie(re : « Charles de Savoisy,

seigneur de Seignelais,)> Ce qui te donne un rang au milieu des valets?... Je t'ai pris au soleil aussi nu qu'un reptile: C'est à moi que tu dois i ain, vetemens, asile, Esclave ; et si tu Tas oublié, je reviens T'en faire souvenir.

TAQOUB.

C'est bon, je m'en souviens.

ANDRÉ

Allons , viens ça, E.aymond, et dis-nous quelque Des affaires du temps. (chose

ElTMOND.

Vous savez, je suppose, Que Charles six est mort, et que le jeune roi S'est vite fait sacrer à Poiriers.

AîfDRÉ.

Sur ma foi!

L'on ne sait rien au fond de cette forteresse ; Cependant tout cela, morbleu! nous in lerresse ;

Nous sommes Armagnacs et Français; nous por- La croix blanche à l'habit. (tons

RAYMOND

Il paraît, mes moutons, Que votre troupeau va sans savoir qui le mène..,. Ah! messieurs duBerry,ron se bat dansle Maine. Et vous n'en savez rien! — Eh bien! les curieux Pourront bientôt, je crois, sans sortir de ces lieux S'ils ouvrent les deux yeux, prêtent les deux oreilles , - (veilles!

Du haut de ces crénaux entendre et voir mer-

UN ARCHER

Eh bien ! que verront-ils? Qu'est-ce qu'ils entenlUYMOND, (droiit?

Ils verront, comme un mur de fer, venir de front Trente mille soldats... Satan serre leurs gorges' ... Criant , les uns : u Bourgogne !)» et les autres :

(« Saint-Georges !

ANDRÉ

Comment! si près de nous Anglais et Bourgin*» Trente mille, dis-tu? gnous !

RAYMOND

B.ien que ça, compagnons; Et pour leur apporter secours dans la mêlée, La Bretagne, dit-on, vient à grande assemblée.

UN ARCHER

Ainsi de trois côtés!... Mais Paris?...

RAYMOND

Est rendu,

ANDRÉ

Et le comte Bernard qui le tenait?...

RAY3IoND

Pen lu.

Henri six d'Angleterre est nommé roi de France,

(16) Bedfoid régent.

LES A.RCnitRS.

Enferî...

RAYMOND

Heureusement Claronce, Siiffolck et milonl Gray, tués devant Angers, Prouvent à nos soldats que les cœurs étrangers, Si bien cachés qu'ils soient sous leur armure aniN'ysontpoiut à l'abri dunelance française. (glaise, Aussi Bedford vient-il de signer un traité Avec Piulippe et Jean : s'il est exécuté, Si le duc de Bourgogne et le duc de Bretagne Se joii:^nent à l'Anglais pour tenir la ca4npagne, Vrai Dieu ! nous n'avons plus qu'à demander

(merci...

A moins que Charles sept... Puisse-t-il être ici, Pour entendre le'vœu que je forme dans l'âme!... De sa royale main déployant l'oriflamme. En tête des barons à sa voix réunis, (Denis!...)» Ne charge en criant haut : n Monijoie et Suint- Car, malheur à qui, sourd à ce cri de vaillance, L'entendrait sans lever o!i l'épée ou la lance!

i-MDnÉ, (ment

Pour moi, j« sais quelqu'un qui bien tranquille- D'être Anglais ou Français attendra le moment.

RAY3IoND

Qui?

k^Dïiij mo7itrant Yaqoub.

Lui.

RATî^iOND, s'adressani à Yaqoub.

C'est vrai?

YÀQOIB.

C'est vrai.- Qnem'unporte^cnmcnbouge;

(17) Armagnac à croix blanche ou Bourgogne à croix

(rouge?

Que m'importe quel est le faible ou le puissant ? Ni Charles ni Henri n'ont de droit sur mon sang. 11 faudra bien qu'un jour la France ou l'Angleterre (terre ; Pour Yaqoub , fils d'Asshan garde six pieds de Et quels que soient, vivans, leurs désir» absolus, Morts Charles nilienri n'en obtiendront pas plus,

RAYMOND

A moins que cependant le bourreau ne te mène Prendre possession de ton dernier domaine; Et, comme le tombeau que révère îsmael, Ne loge ton squelette à mi-chemin du ciel. (être. C'est ce que quelque jour Dieu permettra peut-

ANDRÉ

Et quand as-tu quitté le comte notre maîlre ?

RA.YMOND.

Voilà bientôt un mois que du camp de Beaugé Nous partîmes tous deux : lui s'était dirigé Vers la Bretagne; moi, j'ai fait route opposée. D'une commission qui n'était pas aisée J'avais à m'acquitter : pour atteindre Avignon, Il fallait, à travers Anglais et Bourguignon, Par la ruse ou le fer se frayer un passage , Et remettre au Saint-Père un important messa Je l'ai fait; me voilà! De son côté, ma foi! (ge. Que le comte à son tour s'en tire comme moi, Et ce ne sera pas malhenreux... Du Saint-Père J'ai rapporté la lettre en bon état, j'espère! Regardez ; de Benoît voilà le sceau bien net , Avec les clés, la croix, la crosse et le bonnet..

'{ 18) Sfgnfz-vons.

(Tous se signent . — Du regard il ordonne à YaqouL d'en faire autant. — . Yaqoub croise ses mains sur sa poitrine et incline la tétc.) Toi...

YVQOUB.

Qu'il soit fait ainsi que vous faites!

Jésus et Mahomet sont deux puissans prophètes.

RA.YMOND 5 en tirant iiO.i 'poignard y à Yaqoub. Regarde ce poignard : s'ilt'arrive jamais De mt 1er ces deux noms, Yaqoub, je te promets ■Qu'à la première phrase arrêtant ta harangue, Ce fer à ton paiais ira clouer ta langue.

TOCS, s'approchant de lui.

Mort au blasphémateur î

YAQOBE, se levant et mettant la main à son cimeterre. N'approchez pas, maudits!...

Arrière, par iVUah!... Arrière! je vous dis...

SCENE m

lesprëgëdens, BÉRENGÈRE, COMTESSE DE SWOIST,

soulevant la tapisserie.

(Tous s'arrêtent à son aspect. — Yaqoub croise ses bras sur sa poitrine , et reste dans Tattitudc du plus profond respect.)

BÉRKNGÈIE.

Allons, enfans, du bruit encor ! une querelle?... -Qui menacez-vous donc ainsi ?

A^'DRK.

C'est finfidèie Qui blasphèine.

JÉRE^GÈRE.

Eh ! sait-il ce qu'il dit, insensés?

Lorsque Dieu le repousse, est-ce donc pointas- Piay mond, quefaisiez-vous de cepoignard f (sei? . . .

RàTMOND. ,

Madame^ Bien...

(Le jetant aux pieds de Yaqoub.) Je clicugeais Yacpub d'en aiguiser la lame. Enlends-tu, Sarrazin ?

BÉRENCtEBE.

G'est-bien. — Retirex-vous, Et revenez ce soir pour prier avec nous.

(Ils sortent.) Yaqoub, nous voila seuls : dites qu'était-ce enco-TAQO-UB. (re?

Rien.

bérï^Igere.

Que vous ont-iis fait?

ÏAQOTJB.

Rien»

BÉRINGÈRE.

Vous voyez : j'ignore Ce qui vient d'arriver, et cependant voici Que je leur donne tort, à vous raison.

YAQOUB.

Merci.

BÉRErCGÈRE.

Eh bien! n'avez- VOUS point autre choie à me dire?

YAQOUB.

Si fait : que Mahomet a le droit de maudire. Et qu'il maudit.

BÉSENGÈRE.

Yaqoub!...

Y.\QO€B.

Je ne sais pas pourquoi; M:iis i(^sais seulement que je suis maudit, moi; Que ma haine devient chaque jour plus profon-

(de

(20) ïClqiiemamèreeslmoiteenmemettantau mon-.le

BÉRE^fGÈRl.

Malheureux !

YAQOUB.

Malheureux?... Malheureux , en rïiet ; Car pour souffrir ainsi, dites-moi, qu'ai-je fait?... Est-ce ma faute à moi si votre époux et maître, Poursuivant un vassal, malgré les cris du prelrc Entra dans une égJise, et là, d'un coup mortel Le frappa; si le sang jaillit jusqu'à l'autel? Est-ce ma faute si sa colère imbécile Oublia que lEglise était un lieu d'asile, Est-ce ma faute?... Et si par l'Université A venger ce forfait le Saint-Père excité Dit que, pour désarmer la céleste colère, 11 fallait que le comte armât une galère , Et portant sur nos bords la désolation, Nous fit esclaves, nous, en expiation, Est-ce ma faute encor? et puis-je pas me plaindre Qu'au fond de mon désert son crime aille m'at-

(teindre.

Oh! si des bords du Nil quelque chef de tribu, Pour un crime paieil et dans un pareil but, Au sein de ta famille où tout était prospère. Femme, venait te prendre ou ton fils ou ton père; S'il le

traitait là-bas comme on me traite ici ; S'il lui mettait au cou le collier que voici. Tu comprendrais alors que la haine dans fume Ne rentre pas ainsi qu'au fourreau cette lame !

BEREl^GÈRE,

Oh! oui : vous êtes bien malheureux!

YAQOUB , avec màlancolie.

Quel enfouit

(21) Plus que moi fut heureux, plus que moi tiiom-

(phant?...

Quand matête en mes mains s'appesantit brûlante Et que dans le passé, ma mémoire plus lente Retrouve son chemin de jalons en jalons,' Comme un homme forcé d'aller à reculons. Oubliant le présent et l'avenir, je songe (songe, A mon matin si beau quM me semble un men- Je n'ai plus de collier, je n'ai plus de prison; Je sens un soleil chaud à l'immense horizon 5 Je vois se dérouler sur Tardente savane. Comme un serpent marbré, la longue caravane... D'avance du repas les endroits sont clK)is!s ; Je sais où le désert cache ses aosis... Allons, courage, allons, mes chameliers arabes! Redites-moi vos champs aux magiques syllabes ; Invoquez Mahomet, flambeau de l'Orient, Chamelier comme vous combattant et priant, Comme vous se rendant delà Mecque à Médine.,, Ou ne sauriez-vous pas la chanson grenadine Que devant notre tente, au bord du Nil, le soir, Chante, en tournant en rond , cette Aimée à l'œil noir, (extase,

Jusqu'à l'heureux moment où doublant notre Se colle à son beau corps sa tunique de gaze, El qu'à son front humide étalant

un trésor, Mon père de sequins lui fait un masque d'or... Carmon père, auSaïd,n'estpoint un chef vulgaire: Il n dans son caïquois quatre flèches de guerre; El lorsqu'il tend son arc, et que vers quatre buts Il les lance en signal à ses quatre tribus , Chacune à lui fournir cent cavaliers fidèles

(22) Met le temps que meiraig!eàclép!oyer ses ailes..

(Retombant al)a1tu.) Oh! grâce, Mahomet!... C'est un rêve accablant. Bêvc (lu paradis , mais au réveil saiip;lant ; Rêve dont je sortis dans une nuit de larmes. Un poignard dans le sein , captif d'un hoLjme

(d'armes Qui m'avait, endormi, rencontré par hasard... Cet homme , c'est Raymond ; ce fer..,

(Ramassant le poignard que Ra3rnoi]d lui a jeté. j

C'est ce poignard \ J'ai , quand je l'ai revu , senti comme un oiai^e Gronder autour de moiiRes dix ans d'csclav'>f'f\.. Ton poignard, ton poignard... oui, je ['aiguiserai Ainsi que tu le veux... puis, je te le rendrai.

BÉBEKGÈRE. (tC^

Cependantonm'aditque, grâceaux soins du corn- Yaboub , vo re blessure à sefermei' fut prcmple.

lAQOUB.

Oui, pour moi, je le sais, le comte fut humain: Vers l'esclave mourrant il étendit la main ; 11 versa sur ma lèvre, à cette heure siipréme. Tout le restedel'eau qu'il gardait pour lui-int'tne. De Teau , dans le désert si rare en ce mcjncut , Que chaque goutte avait le prix d'un diamant!.. Voilà ce qui pour lui fait pencher la

balance ; Voilà t:e que mon cœur pèse dans le silence, Quand, dans mes longues nuits, vient me tenter

(l'en fer.

De rendrepleurs pour pleurs, coup pour eoi']> -»

(fer pour (er

BKKEî^UÈRE.

Mais depuis qu'il voiis a pris à votre liva^c,

Poiivez-voiis désigner sous le nom d'esclâYage Votre état ? Le matin , dès que le jour a lui , N'êtes-vous doncpas libre?

• TAQOUB.

Oui ; mais excepté lui, Chacun en me parlant a Tinjure à la boucLe; Je me heurte et déchire à tout ce que je touche. Si pour moi de Tesclaye il adoucit la loi , Son pays comme lui s*adoucit-il pour moi?... Entre ces murs épais je suis mal à mon aise ; Cet air qui vous suffit à ma poitrine pèse ; Mon œil s'use à percer votre horizon étroit ; Votre soleil est pâle et votre jour est froid... Oh! le Simoun plulôil... oui, dût sa mer de

(flamme M'ensevelir vivant sous son ardente lame!

BÉREÎî&ÈRE.

Mais j'ai vu cependant quelques éclairs joyeux A de tristes regards succéder dans vos yeux , Lorsque je vous parlais.

YAQOUB.

Oui : c'est rcffet étrange Qu'à des regards mortels produit l'aspect d'un

(ange...

Oh ! quand vous me parlez, quand votre accent Va chercher chaque fibre endormie en mon cœur, 11 semble que mon âme , à ce monde ravie , Attend de votre souiïlc une nouvelle vie ; Que le bonheur serait de vivre à vos genoux , Ange...

Et si l'ange était plus malheureux que vous , Yaqoub , et si mon âme et ma tête oppressées

(24) Nourrissaient plus que vous de sinistres ppRsées.. Vous plaigneivotresort:quediiiez-vous du mien?

y\qoi:b.

Que je suis bien maudit, car je ne pourrais lien Pour vous consoler, vous qui consolez les autres. Si ce n'estd'oublier mes malheurs pour les vôtres.. Ecoutez, cependant : si c'était par hasard Un homme dont Taspect blessât votre regard ; Si ses jours sur vos jours avaient cette influence , Que sou trépas pût seul finir votre souffrance , Quand de Mahomet même il eût j eçu ce droit , Lorsqu'il passe il faudrait me le montrer du doigt; Dès lors , je deviendrais une ombre pour son

(ombre ; Et, soit que 1« soleil fût ardent, la nuit sombre, Q ue! que fût le chemin qu'il prît pour m'échapper, Je trouverais fendroit et Theure de frapper ; Et nuile fuite au fer ne soustrairait sa tête , Montât-il Al-Borack , le cheval du prophète !...

BÉRENGÈRE

Yaqoub , que dites- vous ?...

YAQOUB.

Qu'un autre c

J'oubliais... ah! pardon!...

éfenseur était 1^.

Le comte.

BÉRENGÈRE

Lequel donc ?

Ici?

BÉRENGÈRE

YVQOUB.

Le comte.

BERENGERE, effrayà(?,

Et nul ne vient me dire ;

(2S) « Votre époiix est ici, Bérengère ! »

TAQOTJB.

Pour des soins qu: me sont comme à vous incon-

(nus ,

Nous cacliei son retour. Ceint du cordon, pieds

(nws,

Aux portes, qu'il ponvaitsefaire ouvrir enmaître,

î] est venu frapper sous la robe d'un prêtre.

En êles-vous bien sûr ? Qui vous Ta signalé ?

YAQOXJB,

Seul je l'ai reconnu.

BÉRE3fGÈRE.

Comment ?

YAQOTJB.

Il a parlé.

Pour TArabe égaré sur la grève ioiniaine , il n'est point au désert de rumeur incertaine ; Et tous ses sens tendus écoutent à-la-fois La nature qui parle avec toutes ses voix : Il comprend, de si loin qaschaque souffle arrive, Si c'est le bruit de Teaii qui cou!e sur la rive , Le mur/nure du vent aux feuilles du nopa! , La parole de Thomme , ou le cri du jakai ; Et chacun de ces sons , si léger qu'il l effleure, Se grave en sa mémoire où toujours il demeure. Comment aiurais-jc donc méconnu cette voix Dont les accens m'ont fait trassaillir tant de fois?

BÉREKGÉRE.

C'estccla! je comprends. .Sansdoutequele comte A donné rendez-vous à Raymond.. . quelle lion- Et levientdéguisé... C'est pour en recevoir (te!..

VILLE DE BP.ÎJXELLES - ÎJm BRIJSSK Archives - Archief

La lettre du Saint- Père avant que de me voir... J'y suis!... Tout maintenant s'éclaircit àmavue; Car cette lionte, hélas! n'ctaitque

trop prévue... Yaqoub, je vous l'avais bien dit dans mon effroi, Que leplus malheureux de nous deuy, c'était moi.

YAQOUB.

Je ne vous comprends pas... achevez donc...

BÉRENGÈRE

Silence !...

Voici que pour prier le Chapelin s'avance... Oh! quelque soit le Dieu dont vous suivez la loi, Yaqoub , auprès de lui priez , priez pour moi !

TOUS LES ARCHERS, LES VALETS OU ÉCUYERS

LE CHAPELAIN, après avoir déposé une bible sur le prie-

dieu.

ÊteS'Vous tous ici , mes enfans ?

BÉRENGÈRE

Oui , mon père.

LE CHAPELAIN

Avez-vous , ce matin, pour le règne prospère Du dauphin Charles sept , notre seigneur et roi, Du fond de votre cœur prié Dieu comme moi ? (Tous s'inclinent.)

BÉRÏNGÈRÏ.

Oui , mon père.

LE CHAPELAIN

Avez-vous prié Dieu pour les aines Que le feu de l'enfer consume des Hammes, Et pour qu'il soit sui tout miséricordieux A celles dont les corps reposent en ces lieux?

V BÉRENGÈRE

Oui , mon, pèje.

LE CTIAPELAIN.

ÀTez-vons prié Dieu de permettre Qu'un fils naquit enfin au comte notre maître, De peur que si la mort le frappait aujourd'-hui, Son antique maison ne mourût avec lui ?

BtRENGÈSE.

Oui 5 mon père.

lE CHAPELAIN.

C'est bien. — De celui qui console Ecoutez maintenant la divine parole.

GE^ÈSE, CHAPITRE SIXIÈ'SIE.

ft Donc Sara, épouse d'Abraham, ne pouvait, mal- <(gré la promesse de Dieu , obtenir un fils; mais ayant (t une suivante égyptienne du nom d'.4gar-,

(c 2» Elle dij; à son mari : Voici que le Seigneur a 0 fermé mon sein... »

lîÊRENGERE.

Mon père, désarmez le seigneur irrité , Qui m'a maudite aiLSsi dans ma stérilité ,

LE CHAPiLAiN, continuant. '

((Approche-toi de ma suivante : peut-être te donft nera-t-elle des fils; et comme Abraham y consentit, « Elle prit Agar, sa suivante égyptienne, dix ans « après qu'ils avaient commencé d'habiter ensemble la « terre de Chanaan , et elle la donna pour épouse à * son mari. «

BÉf^ENGÈRE, à genoux.

Mon père, exige-t-on de moi ce sacrifice ? LE CfrvPiLAfx, continuant.

c 4° Et Agar eut un fils d'Abraham,' qu on nomma a du nom d'Jsmaël. »

A genoux! mesenfaus, pour que je vous bénisse Maintenant.

BATîio?(T, allant à Yaqouh qui aiguise la 'point" du poignard.

Attendez , mon pèie : l'im de noTjs Fait semblant de ne pas vous com])rendtc ..

(A, Yaqoui^.) A genoux î M'eniends-tu, Sarraiin? C'est à toi que j<^ parle: A genoux !

YAOOTJB, lo regardant.

On m'a dit , archer, que le roi Cliarle A de noble barons qui devant lui passaient Donnait parfois un ordre, et qu'ils obéissaient ; Que CCS nobles barons avaient le droit eux-mêmes D'exprimer à

leur tour leurs volontés suprêmes A récuyer qui fait le vœu de les servir , Et que cet écuyer s'empressait d'obéir; (donne, Puis, transmettant aussi \t?> ordres qu*on lui L'écuyer à l'archer dit : « Fais ce que j'ordonne; » Mais qui jamais a dit que l'archer, qui n'est rien , Osât donner un ordre à d'autres qu à son chien ?

RATKOND.

Que Texemple cité serve denc de modèle : Obéis à l'archer , Sarrazin infidèle, Car qui dit Sarrazin dit chien.

De par l'enfer 1...

(11 le frappe du poignard qu'il aiguisait.) Celui-là mord du moins avec des dents de fer!

RAYKOND , tombant.

Ah! malédiction !.,.

TOUS LES ARGHiRS, s'approcliant.

Raymond! Raymond !...

TAQOCB , décrivant un cercle avec son cimeterre.

Arrière 1...

Savez-vonsquesa mort m'appartient tout entière, Et que celui de vous qui m'en déroberait Une goutte de sang , de son sang la pairaît ?... Que nul n'avance donc, ou, de par le prophète! Comme un hochet d'enfant je fais voler sa tête! ... (Mettant lin genou en terre, pour se rapprocher de

Baymond qui se débat.) Ah l Raymond, à mon tour voilà que je te tiens Panleiant h mes pieds , comme je fus aux tiens ! Seule-

ment nul ne vient, sur ta dernière couche, De quelques gouttes d'eau désaltérer ta bouche. IMais si la soif te semble un besoin trop pressant, Mets ta bouche à ta plaie , archer , et bois ton

(sang...

Fixe donc sur le mien ton regard qui m'évite... L'agonie est trop prompîe!... Archer, tu meurs

(trop vite !

R\YMOND, tendant la lettre do Beîioît.

Ah !... Pour le comte...

(Il meurt.) l'AQOiJB , repoussant le cadavre du pied.

Esclave et serf jusqu'à la fin!...

Maintenant, prenez-le; le lion n'a plus faim.

SCENE V

LESPRÉcÉDiNS, CHARLES DE SWOÎSY, paraissant sur la porte ; suite, gardes,

CHARLES DE SWOISY.

Or ça, quel est ce bruit? qu'est-ce à dire, mes

(maîtres ?...

Parles trois chevrons (ror,armes de mes ancêtres, Avoz-vous oublié , vous q û hurlez ainsi , Que nul ne parle haut quand le

maître est ici?.,.

(Il jette son habit de pèlerin, et paraît armé de toutes pièces.) Qu'est-ce que cette Lettre ?...

(Il ramasse la lettre du pape.)

Etqiie fait là cet homme?. ..

Raymond, mon archer, mort!... Aussi vrai qu'on

(menomnje.

Charles de Savoisy, seigneur de Seignelais,(]esl.. Ses assassins mourront de ma main... nommez- Fermez la porte, archers , pour que nul nes'é-

(chappe.

YAQOUB , allant au comte.

C'est moi qui l'ai tué, njaître... Me voilà: frappe.

CîTARLES DE SÀTOTSY , tirant à moitié son àpne. Redis ce que tu vi<*ns de d re, et tu mourras!

YAQOUB.

Dix ans se sont passés depuis que dans tes bras Il m'apporta blessé,..

(Découvrant sa poitrine.)

, Du coup voila la trace.

(Il découvre la poitrine de Raymond, et lui montre les deux blessures.) Maître, ai-je bien frappé juste à la mêmeplace'^,.

Vois... Mais plus qne le sic'.n mon bras était sa-

(vant, Et le fer dans son cœur est entré plus avant.

CHARTES BE SAVOISY

C'est autre chose alors: comme mon indulgence ?s^econfond-pointiin meurtre avecu ne vengeance, Ce fer sans se souiller va rentrer au fourreau; Et je ne prendrai pas la dime du bourreau, (faire, Nous n'avions cependant pas cru qiie notre af- En arrivant ici, serait jusiice à faire... (lieu ;

C'est bien : nous sommes comte cl seigneur de haut

El nous nous la ferons nou«-nîên:ies, de parD ieuî.. Emportez ce cadavre, enfans, et qu'il obtienne En terre consacrée une tombe chrétienne. . . Adieu, mon serviteur, ou phitôt mon ami, Du sommeil de la raojt avant Iheure endormi... Nous étions nés tous deux dans une même année, Et j'espérais que Dieu dans la même journée, En face de l'Anglais, au plus fort du combal. Mous frapperait tous deux delà mort du soldat... Il nous aurait bien dû cette dernière fête... Il en juge autrement : sa volonté soit faite !

(11 s'essuie les yeux.) Page, prends un cheval à grand'hâte, et rends-toi A Bourges, où lient sa cour notre seigneur le roi,; Dis que j'irai demain lui porter mou hommage, Et que je lui rendiai compte de son message.

(A deux archers.) Vous , gardez l'assassin.

(Au cliapelain, sans faire attention à BérengèrCj qui lui tend les bras,)

Vous, mon père, venez,

(Il sort.)

BKRENGÈRE.

Pas un mot !...

(4 Yaqoub.)

Tous les deux nous sommes condamnés !

FiN DU PREMIER ACTE,

VILLE DE fiPirxizLLES - STAn pr-rK^f Archives . ^.^-^■•"■'«

LE PAGE

Il le quittait.

BÉRENGÈRE

C'est bien.

Laissez-moi mais:jtenant : je n'ai besoin de rien.

(Le page sort.) Besoin de rien, mon Dieu, que de miséricorde!... Pourquoi donc tous ces biens que ta puissance

(accorde A l'un , tandis que Tau Ire , à tes pieds abattu , Implore vainement ta clémence?... Sais-tu, Mon Dieu , sais-tii qu'il est des heures d'agonie Ou l'ame qui long-temps crut en toi te renie, Où, lorsque le malheur nous poursuit pas à pas. Que Ton ap-

pelle Dieu, que Dieu ne répond pas, Que notre faible voix, comme un soufilequi passe, Se' pc rd sans éveiller un écho dans l'espace ,

L*âme , où de l'espérance aucun rayon n'a lu} , Est prête d'invoquer Satan qui répond, lui ?

LE CIL\PEL41N, BÉRENGÉRE

L'B, ciîkVELKiv , sitr la porto. >

Ma fille!...

ÎÉRENGÈRE.

Le voici. Son front est plus austère Que de coutume encor!... Que lui dire?... Mon

(père, Hassurez votre enfant : c'est la première fois Que de chez lui le comteabscnt depuis trois mois Rentre, sans qu'un seul mot d'amour qui le ras-

(sure Ne vienne de mon cœur adoucir la blessure. Vous , dont il a souvent imploré le secours , Vous savez que ce cœur saigne et gémit toujours, Tant dans sa prévoyance une crainte le brise! Tant il tremble qu'enfin le comte ne méprise L'épouse qui ne l'a payé , jusqu'à ce jour , Que d'un hymen sans fj'uit et d'un stéi ile amour!

Lt CHA-PELAIN , s'approcka nt d'elle.

Celui qui prend pour but les choses de la terre, Et qui croit affermir sa marche solitaire Sur le bâton qu'il casse aux arbres du chemin ^ Risque qu'il ne se brise et déchire sa main. C'est plus

loin et pins haut que leMaître suprême Dit a l'homme d aller ; et ce monde lui-même, Où trébuche un instant le n oyageur morte! , (ciel, N est qu'une arche du pont qui nous conduit au -

BKRKNGÈRE.

Mon père, je ne suis qu'une bien faible femme; ^

Pailei-moi de mani' re a rassurer m 0:1 à/ne , Et non point de manière à l'affrayer.

LE CnVPELMîï.

Et si

Je ne peux, mon enfant, que vous parler ainsi.. Comme moi dites donc : heureuses les familles Où la main du seigneur choisit ces chastes filles Qui, loin d'un monde VL.in, avec un cœur fervent, Usent de leurs genoux le seuil de leur couvent!

BÉRENGÈRE

Mais ce sont seulement des viej'ges et des veuves Que le seigneur soumet à ces saintes épreuves : Moi 5 je suis marié au comte.,,

LE GHATELVIN.

Dans ce lieu , Ma fille, vous n'avez plus d'autre époux cp;e Dieu.

BÉUENGÈRE.

Mon père, Dieu lui-même en face de l'église A formé nos liens...

LE CHAPELAIN, luî montrant la lettre rapportée par Raymond.

El voilà qui les brise, bérengère, lisant.

Un acte de divorce !... Oh ! je me doutais])ien Que le comte en viendrait ace dernier moyen!... Mais parce qu'il éci it d Avignon ou de Rome , Un homme... car enfin le Saint-Père est un A-t-il droit de briser des nœuds?... (homme... LE cnvrELAiN.

Vous oubliez Qu'à cet homme Dieu dit : u Liez et déliez ! n Ma fille, du Seigneur la main vous humilie : Sous son souffle soyez comme un roseau qui plie,

(35) Et non comme le chêne élance clans les cieut j Qui résiste , se brise , et n'attesse que mieux , Par des éclats au loin dispersés sur la terre, Que de Dieu sur sa tête a passé la colère.

BÉRÏNGÈRE.

Et si je me résigne à mon nouveau destin, Quand devrai-je quitter ces lieux ?

LE CIIAPELAIN.

Demain matin.

BÉREf^GÈRE.

Dans un dernier adieu pourrai-je voir mon maî-

(tre?

LE CUAPELAIJf.

Ma fille 5 cet adieu rattaclierait peut-être Votre âme trop mondaine aux choses d'ici -bas, Et le copite...

BÉRENGÈRE

C'est bien... le comte ne le veut pas.

LE CHAPELAIN

Ma fille, je ne suis que son humble interprète.

BÉRENGÈRl.

Qu'exige-t-il encor?

LE CHAPELAIN

Ma fille, la retraite Est nécessaire au cœur qui veut se piéparer.

BÉRENGÈRE

Dans mon appartement je vais me retirer,

Mon père... est-ce cela?... Je commence à com-

D'un seul mot, n'est-ce pas? (prendre

LE CHAPELAIN

Le comte ici doit rendre Son jugement...

BÉRENGÈRl.

Lequel ?

LE CHAFELAI.X.

Contre le mécréant.

BÉl^ENCÈTlE.

Ah! oui. rantre victime... Yaqoul^. — En nous créant (re,

ToiTsdeuXjl'Linprèsdii Nil, Taiitreprès de laLoi- Mon père, croyez- vous... moi je ne puis le croi- Qiie Dieu lisait d'avance en l'avenir lointa'nfre... Que nous serions compris dans un même; destin; Que le même homme, un jour devenant noire maître, (tre

Briseraitlebonheur qu'en nous Dieu voulait m?rt- Et, sans que nous puissions nous soustraije à ce

(sort.

Nous garderait, à moi la honte, à lui la mort ?

LE GHAPEiaN.

Je le crois.

BÉRINGÈRE.

Et si Dieu, dans sa bonté célv ste, Avait voulu changer cet avenir funeste En un destin heureux, avait il ce pouvoir ?

LE CHAPELAIN

Le Seigneur le pouvait, et n'avait qu à vouloir.

BÉRENGÈRE

Bienheureux Tinfidèie alojs! et je l'envie : Lui qui n'est pas chrétien peut maudire la viel...

LE CHAPEL.aN.

Ma fille!,..

EÉRENGÈBE.

Ecoutez-moi, mon père, à votre tour.

Et vous me répondrez : vous souvient-il du jour Où ma mère, m'oflVant, de pleins d*arhour bai- A son époux, luidilriiUne fille t'est née.">»(g!iée,

LE GHAi'EIAIN.

Oui, sans doute, elcejourfut un jour triomphant

BKRENGÈRE.

Vous souvieut-il encor, mon père, que Teufant Grai^dit sous vos regards et devint une femme?... Comme en un iivre ouvert vous lisiez dans son

(âme :

Vous avez |)u des yeux y suivre à tous momens Sonespoir, ses désirs, ses vœux, ses sentimens... Eli bien î la jeune fiile en son âme légère Flûtelle un seul penser qui ne fût pour sa mère? Dites-le.

LE CHA.PELA.I'f.

Pas un seul.

BÉRENGÈRE

Et depuis que ma main Fut engagée au comle, et qiTaprès cet hymen , Vous vîntes près de nous comme en votre famil- Pourque le père encor pût veiller sur sa fille;(le, Soit que dans ce château le comte fût présent, Soit que vous priassiez pour mon ëpoux absent, Que mon œirtût en pleurs ou ma bouche rieuse, Que mou âme fût triste ou qu'elle fût joyeuse, Dites si dans cette

âme. >. et vous le savez, vous,.. Il fut nu seul penser qui ne fût pour l'époux ; Dites-le hautement.

LE CHAPELA.IN.

Pas un seul, je l'atteste.

^ BÉBEISGÉRE.

Et s'il n'eût été pris de ce désir funeste De rompre nos liens, et qu'un constant amoiu^ ^ Au mien evit répondu jusqu'à mon dernicM jour.

Croyoz-vous quo de Dieu l'exigence jalouse Eut osé demander à la fil!e, à l'épouse. Plus qu'elle n'avait fait, et que tranquillement J'aurais pu lui répondre au jour du jugement?

LE CHAPELAIN

C'est ma conviction et profonde et sincère... Pourquoi le demander?

BÉ?.1NGÈRE.

11 m'était nécessaire D'avoir aîîisi que vons cette conviction, Afin que si la force, en mon aftliction, (be,

M'abandonne, et que dans quelque faute je tom- Cette faute du moins soit légère à ma tonibe.

LE CHAPELAIN

Que dites-vous?...

BÉRENGÈRK.

Je dis que je ne puis savoir Quel p(user vient au cœur quand il perd tout es- Queledémon sur nous veilleavec vigilance, (poir. Et que pour un moment d'oubli, dans la balance, Pour contrepoids, j'aurais, devotrepropreaveu, Vingt-cinq ans de vertus à mettre aux pieds de

(Dieu!...

SCENE m

LE GH\PEL\IN, puis LE COMTE.

LE CHAPELAIN, suivttfti la comtessê dos yeux. Va, pauvre créature, et que Dieu te pardonne ! Car tu dis vrai ; tu fus toujours pieuse et bonne; Et jamais cœur d'enfant peint en des yeux d'azur Ne brilla d'un rayon plus céleste et plus pur!

lE COMTE, entrant,

Me5!sire...

LE CHiPELAIN.

C'est le comte !

LE COMTE

Eh bien! vous l'avez vue; Que vous a-t-elle dit pendant cette entrevue*? La pauvre Bérengère a-t-f lie bien pleuré?

LE CHAPELAIN

Mieux que je ne croyais son cœur est préparé. Sans doute que d'avance elle s'est résignée, (gné?. Car depuis quelque temps que par vous dcdai-

LE COMTE

Dédaignée ! oh! non pas! Messire, parlez mieux. Si d'un fils qui portât le nom de mes aïeux Son amour plus fécond m'eût donné l'espérance; Si meme,en son malheur,ce pauvre état de-France N'était si chancelant qu'il faille autour de lui Tous les hommes de nom pour lui servir d'appui; Si bien que quand l'un d'eux sent son bras qui se

(lasse, Si son fils n'est pas là pour reprendre sa place, Celai qui se retire, avec anxiété, ^'^oit le trône soudain pencher de son côté ; El ce n'était cela, j'aïu-ais pu sans me plaindre Voir mon nom s'effacer et ma race s'éteindre, î lutôt que d'un seul mot l'af-fliger... mais enfin, Oîîand la France est si bas qu'elle touche à sa fin; Qr.aîul, tombant sous les coups d'une triple anar- S(î roule dans son sang la vieille monarchie, (cliie, li fnit bien, quand ses cris nous les demanderont, (vont; lï donner des enfans... car les hommes s'en Il comme si !a mort trouvait dans son domaine

VILLE DE BRUXELLES - STAD B!îUSSEI - ^irGhives - Archief

Le fer trop lent encor pour sa moisson humaine, Voilà Salisliiry qui vient, dans nos débats. Jeter Tarlillerie au milieu des combats! Où sera maintenant la force ou îa vaillance? Qui porteia Tépée ou lèvera la lance.

Si de loin les boulets couchent les bataillons. Comme? les épis murs, sur les bords des sillons?. > C'est que nous sommes nés en

dea temps peu prospères!... (pères; Nos ptres valaient moins que ne valaient leurs Mais ils étaient encor loyaux et belliqueux... Voici que nous venons, et valons mo'ns qu'eux: Le tocbin haU-tant iàit le tour de nos vijîe.s; Ce n'est qu'assassinats et que gueires civiles ; Et lorsque, remettant son épée au fourreau. Le soldat a fini, c'est le tour du bourieau,.. (le. Allons, l'heure est soniiée : ouvrez à tous îa por-

LE CHAPELAIN

A tous, monseigneur?...

LE COMTE

Oui.

LE CHAPELAIN

Mais...

LE C03ITE

Messire il importe Que jusqu'après de nous, pendant le jugement. Tout homme, quelqu'rl soit, puisse entrer hbre-

(ment; Car il faut que chacun, dans le droit qu il s'adju- A son tour, comme Dieu, puisse juger le jnge.(ge

SCENE IV

JES PBÉC£BK;fSf YAl,)OUB , entre deujc archers ; tonie la

viuison, du cornte.

VTS PAGE, entrant.

Monseigneur...

LE COUTE

Du silence!...

(Keconnaissaiit le page qu'il a envoyé à Bourges.) Ah! cest vous, Godefroyî Plus tard vous me direz...

LE PA-Gî;.

Monseigneur, c'est le roi^ Le roi notre seigneur, le roi Charles septième, Qui me suit en giand' hâte et vient vous voir lui- LE coMTi. (même.

Notre sire chez moi!. ..Que Ton s'empresse!. ..non; Que chacun leste en place : il est quelquefois bon, Afin que justement à son tour il punisse, Qu'un roi suclie comment on fait bonne justice.

(Au page.) Que le roi Charles sept ici soit introduit (bruit. Comme un autre serait, sans honneurs et sans

(Le page sort.) Dieu me confie, avec mon sacré ministère, Un pouvoir au-dtssus des pouvoirs de la teire 5 El quand je rends justice, alors s'il vient chei moi. Se roi nVst que mon hôte, et moi je suis le roi.

s<":rne V.

LIS pRÉcÉBENs, LE ROI, AGNÈS, suite dtj roi (Le roi rumet ù uu fauconnier le faucon qu'il tenait sur le poing. — 11 reste de-

bout pendant tout le jument , avec Agnès, entourée de sa suite.) LE comte.

Ecoutez maintenant, afin que chacun sachç

(i'2) Pourquoi sont dans la cour le billot et la hacfic, Et pourquoi dans ce lieu les hommes que voie Se trouvent rassemblés autour de celui-ci. Hier, dans la même chambre où maintenant no' s sommes, (iia^.

Un homme était couché devant ces mêmes hom- Criant miséricorde, un poignard dans le cœur. Celui qui le frappa n était pas son vainqueur : C'était son assassin ! Je voulus le connaître ; Mais si haut cependant qu'interrogeât le maître, Nul ne lui répondit, et le seul qui parla Me dit en se montrant lui même : « Me Toilà. ^ A-t-il dit vrai ? parlez.

LES ARCHERS , cîisomhle.

Oui, c'est lui! — C'est resclave!

Il a tué Raymond! — OuijRaymondjle plus brave De nous!...

I-E COMTE

Silence !

lES ARCHERS.

Ensuite , il nous a menacés!...

YAQOUB , se tournant.

Votre maître vous dit silence : obéissez ! (Tous se taisent.)

LE COMTE

Quelle cause amena cette rixe soudaine?

ÏAQOUB.

Une rixe ?... Non pas, maître : c'est une haino.. Une haine, sais-tu ce que c'est? c'est l'enfer, C'est notre cœur qu'on broiea-vecdes dents de fei*; C'est une voix qui dit sans cesse à notre oroilh : (t Tu dors ! éveille-toi, car ton ennemi veillr; Il frappera demain : frappe donc aujourd'hu j

Il vient de ce côté ; vas au-devant de lui.)> Maître, lorsque ta-chant ces pierres féodales. Un peu de sang humain se répand sur les dalles, Derrière l'assassin un valet empressé Vient effacer le sans^ sitôt qu'il est versé... Il n'en est point ainsi sur notre terre ardente : Dès lors qu'on a frappé d'une main imprudente, Que le sang a coulé, que le sable l'a bu, Qu'il s'est de sa couleur profondément imbu, Les ans peuvent passer, la tache ineffaçable Restera pour jamais empreinte sur le sable. Or, il est au désert, à tous les yeux caché, Un endroit de mon sang depuis dix ans tûché... Maître, voilà dix ans que dans mon âme émue , A Taspect de Raymond la vengeance remue... Afin de le garder pour ennemi mortel, Je n'ai point partagé ni son pain ni son sel ; Car, si plus oublieux j'avais fait le contraire, Ma loi dès ce moment me le donnait pour frcie; Et je ne voulais pas.

LE COMTE

Eh bien! si renonçant A demander le sang en échange du sang, Rejetant ton forfait sur les mœuis de ta race, Je te plaignais,

païen, et je te faisais grâce, Croirai-jeqtie ton cœnr, d'un meurtre contenté, Par des désirs de mort ne serait plus tenté; QueRaymond dans sa tombe enfermerait la haine. Et que tu resterais tranquille dans ta chaîne?

1\QoTJB.

Maître, cela serait un espoir hasardeux,

Car un seul homme est mort, et j'en haïssais dcu.\.

(ii)

LE COMTE

El qnf'lest le second ?.., car je veux le < onnaîlre. Afin de prévenir. ..

YVQOIB,

Le second , c'est toi , maître.

LE COMTE

Ah ! f>ar mon saint patron ! de dix ans de Ijonlés Voiià qnels souvenirs dans ton cœur sont restés ! Dans ta captivité qui pouvait être a mère, La France te fut-elle i&ne

mauvaise mère

Mon ; au sort de ses fils ton sojt devint paieil , Et nul ne prit ta part d'ombre ni de soleil.

YAQOUB,

Ecoiîfe : quand d'Allah la puissance féconde Jadis pour ses enfans a fait deux parts du monde, Aux Arabes qu'il aime il dit en

souriant : <c Vous êtes mes aînés , et voici l'Orient ; Cotte terre est à vous de Tanger à Golconde, Et vous l'appelerez le Paradis du monde. » Puis, d'un œil de courroux ensuite regardant Vos pères, il leur dit : «c Yous auiez l'Occident. »

Donc au sort de Raymond, si je sais bien t'entcn- Celui qui t'enleva ton payspeut s'attendre?... (dic,

YAQOUB, avec vu sentiment jtrofond.

Maître, tu te souviens que, tout couvert de sang. Sur le sable à tes pieds j'étais couché gisant ; Je demandais de l'eau; tu pouvais passer outre : Tu me donnas le peu qui restait dans ton outre... Le bien comme le mal m'est présent, et voilà Ce qui fait qu'à ton tour tu n'es pas gisant là.

LE COMITE

Et si je te disais ; « Je romps ton esclavage ;

(45) ^ J'eus lort de t'enkver, Yaqoub, à ton livage ; De ce jour , \ers le Nil tu peux tourner tes pas ; Voici de l'or, et pars... >

yA.QOUB.

Je ne partirais pas.

Il COilTB

Qui te retient aux lirux queje t'entends maudire?

YAQOUB.

Mai're.-. C'est mon secret... Je ne puisteledire... Donc , comme je ne dois ni rester ni partir ; One si je reste on pars tu peux t'en repentir , Crois-moi, lends à l'instant l'arrêt queje mérite; Et puis

dis au bourreau de l'exéi uter vite. Si je puis en former, voici mes derniers vœux.

LE COMTE, se levant.

Eh bien! donc, qu'il soit fait ainsi q^ie tu le venx.

Merci!... Comme à chaque homme, Allah dans

(sa puissance, Sur mon âmeso\ifïlant au jour de ma naissance, Anima la matière, et dit dans sa b onté : «c Enfant, reçois la vie avec la liberté !)» La liberté par toi me fut bientôt ravie... Voici que maintenant tu me reprends la vie : Merci , maître, merci î Dans ta haine à ton tour Tufaitautantpour moi qu'Allah dansson amour.

LE COMTE

Pour fiiretes derniers adieux à la lumière , Quel te nps veux-tu ?

YA.QOUB.

Le temps de fermer ma paupièî e.

rour,|uoi, lorsque le corps et la tête sont prêts, La hache et le billot attendraient-ils après?

(-io)

I.K COMTK

Par Saint-Cliarles! plutôtqu en cette insoncianco. J'aimerais mieux te voir mourir en ta croyance.

Y\QOUB.

Ma croyance?... En ai-je une, et qui peut m'in-

(diquer A quel Dieu je dois croire afin de Tinvoquer ? ïu m'as fait renoncer à celui de ma race, Sans que dans mon esprit le tien ait pris sa place : Qu'importe à ma raison Jésus ou Mahomet? Nul ne tient lebonheur que chacun d'eux promet; Et dans l'isolement ma jeunesse flétrie , Grdce à toi, n'a pas plus de Dieu que de patrie.

Esclave, et si tu meiu^s en de tels sc^ntimens , Qu'espères -tu ?

TA-QOriB.

De rendre un corps aux élémens .

Massecommuneoii l'homme en expirant rapporte Tout ce qu'en le créant la nature en emporte. Si la terre , si l'eau , si l'air et si le feu Me formèrent aux mains du hasard ou de Dieu, Le vent, en dispersant ma poussière en sa course, Saura bien reporter chaque chose à sa source.

LE COMTE

A riieure de la mort que demandes-tu?

YÀQOUB.

Rien ; Sinon que du bourreau la hache coupe bien.

LE COMTE, ail chapelain.

Messire , maintenant lemphssez votre charge. Voici le livi'e saiîît : mes aïeux sur sa marge, Chaque fois qu'ils lendaient un arrêt impoitant.

Ordonnaient qu'il y fut inscrit au même instant; Car ils avaient le droit, et n'en firent pas faute, De rendreen leurs cliâteaux justice 1)a5seotliaute. Nous voulons consjgnerle notre au même endroit, Et nous ferons comme eux, puisqu'avons même Donc , écrivez : (droit.

(11 dicte.)

<{ Ce jour, du mois d'aoïjt vingtième, a Étant ici présent le roi Charles septième, V Contre Yaqoub ben Asshao, sans crainte et sans

(remord , « Noue avons prononcé le jugement de mort; <c Puis à rexécuteur, dont le bras le réclame , «c Avons livré le corps : que Dieu pardonne à Donnez... (l'âme ! »

(H signe.)

El maintenant qu'on l'emmcne.

rnARî,S5 VII , allant prendre la place qu'occupait le comte.

Arrêtez !...

Au-dessous de Tariêt, chapelain, ajoutez (race, Qu'usant aussi d'un droit qu'en tout temps eut sa Le roi Charles sepliènieaucondomnél'ait grâce.

(Le comte fait un mouvement d'étonnement.) Rebelle, voudrais-tu me le contester?

LE COMTE, s'inclinant.

Non, Non, siie.

AGî^È?, se penchant sur son épaule.

Monseigneur, vous êtes grand et bon.

LE COMTE

Mais, sire, songez bien...

lE ROI.

Oui , je comprends , mon hôte;

VnXE DE BRUXELLES - ^^ai) P^'— Archives - Arcliief

(■♦8) Notre droit porte atteinte à la justice haute; C'est fâcheux, n'est-ce pas?... Va, par(!onne-le- 11 me prend rarement le désir d'être roi. (moi: Aujourd hui c'est mon jour.. 'Mais conjme avant

(cette heure, Cet esclave mettait le trouble en ta demeure , Comte , j'oiFre un moyen de tout concilier : Donne-le-moi. , .Mon fou commence à m'ennuyer, Et pour t'indemniser, tu prendras dans ma chasse Quelque faucon dressé, quelque cheval de race... A cet arrangement , Yaqoub , vous souscrivez? YAQOUB , arrachant rtn poignard à l'un des trophées qui sont prés de lui , et levant le bras pour se frapper luimême.

Oui... mais vous payez cher un cadavre !.. TOUT LE MONDE , uvec effroi.

Ah!...

BïRENGÈRE, soulevant la portière sans être vue.

Vivez !

(Elle laisse retomber la tapisserie.)

LE COMTE

Archers , arrachez-lui ce poignard.

YAQOUB.

Je le livre.

Maître , ne crains plus rien...

(A lui-même.)

Elle m'a dit de vivre.

LE ROI

Messieurs , souvenez- vous que cet homme est à (Faisant un signe de la main.) (mai.

Allez, que Dieu vous garde !

AGNÈS

Et gardez bien le roi !

(Deux femmes s'approchent (felle pour la conduire à syii appartement.)

LE ROI j allant à elU.

Tu me quittes , Agnès ?

AGNÈS

Oui 5 monseigneur : le comte Doit, s'il m'en souvient bien , à mon roi rendre

(compte D'un voyage entrepris dans de hauts intérêts ; Ri on roi ne voudrait pas contraindre son Agnès Dans ce grave conseii à tenir une place ; Et dans un même jour il fera deux fois grâce.

Il ROI.

Oui, je comprends : Agnes, cédant à son effroi,

Comme i)n traître à son tour abandonne le roi.

(Il la conduit jusqu'à la porte de rappartement.)

LE ROI, LE COMTE

LE ROI , se retournant vers le comte, A nous deux maintenant. — C est franche félonie D'avoir bâti si haut votre châtellenie , Comte de Savoisy , qu'il la faille chercher , Comme le nid d'un aigle, au faîte d'un rocher; Si bien que votre roi , s'il veut venir lui-même \isiter par hasard un vieil ami qu'il aime, Obligé de gravir à pied jusqu'à ce lieu , Risqueà perdis vingt fois son âme en jurant Dieu, Et je vous dis cela sans ajouter, mon maître. Que si , comme Jean six vous nous deveniez traî- \'os murssontde hauteureîde force, je croi, ^tre, A donner pour long-temps besogne aux gens du

LE COMTE. (roi.

Noire sire a raison ; mais cette citadelle , §1 forte qu'elle soie, est encore plus fidèle.

TE ROI , avrc mélancolir.

Mon vieux comte , combien m'ont parle comme Qui depuis cependant ont parjuiéleur foi! (loi, La parole de Tliomme est chose bien légère , Quand la guerre civile et la guerre étrangère , Poussant rin pauvre état vers sa destruction , Jettent une promesse à chaque ambition.

(Il s'assied.)

LE COMTE, s'approchant de lui.

Sire, ce vieux château, depuis ses premiers mal-

(t^res , Compte dans ce caveaux doure de mes ancélros Qui, couches aux lueuis de funèbres flambeaux. Dans leurs linceuls de fer dorment sur leurs

(tombeaux...

Descendons, et cherchons à chacun la blessure Dont l'atteinte mortelle a troué son armure; Puis le jour de leur mort ensuite nous dira En quels combats divers chacun d'eux expira : Alors, vous connaîtrez que tous, frappés en face, Sont morts, chacun des mieiTs pour un de votie

(race...

Et cet examen fait, sire, malheur à vous. Si vous doutez de moi , de moi dernier de tous! Azincour pour le vôtre a vu mourir mon pore: En défendant vos droits je mourrai, je l'espère; Et plus tard

à son tour faisant ce que je fis , Mon fils , s'il m'en naît un, mourra pour voire

(fiis.

TE ROI , se levant.

Comte de Savoisy, regardez-nous en lace... Nous sommes comme vous le derniei' d'une race: Nos deux frères aîués , lespoir de la maison ,

(51) Sot) t morts... et quelques-unsdiseni parle poison; Philippe de Bourgogne et Jean six de Bretagne, Mes beaux-Frères , tous deux font contre moi

(campagne ; Maroère, quidevrait m'êtreun puissantsoutien , Achèterait mon sang de la moitié du sien ; Chaque jour, quelque gr^nd vassal qui m'abandonne, (ne ; Comme un fleuron vivant tombe de ma couron- Eh bien 1 un seul instant avons-nous hésité A remettre nos jours à votre loyauté?. - Notre suite , il est vrai, si le cas le réclame, llstformidal)le et peut nous défendre: une femme Deux pages, un bouffon, trois fauconniers; et si Même dans ce moment Charles deSavoisy, Tramant quelque complot de sa main déloyale, Tentait de mettre à mort ma personne royale, Certe, il aurait à craindre un combat meurtrier: Moi, vêtu de velours et lui couvert d'acier !..

(S'appuyant sur son épaule.) Vieux fou!...

IL COMTE

L'Etat n'irait que mieux, je le présume , Sire, si tous les deux nous changions de costume: Ces corcelets d'acier , quoiqu'ils soient un peu

(lourds, A la taille d'un roi vont mieux que du velours.

LE ROI

Comte, dans ton manoir je^suis venu sans suite , Pour fuir un ennemi mortel dont la poursuite Est, surtout à la cour, acharnée à ton roi. Nous pouvons lecombatlr et le vaincre: aide-moi.

VILLE DE P-TîvrTTPc . ^XAD BlW'^B^

LK COMTE

Voire espérance alors ne sera pas trompée, Sire ; voici mon bras , et voici mon épée : (lui. Lorsque vous le voudrez nous marcherons vers

LE ROI

Non pas... nous le fuirons.

LE COMTE, faisant un mouvement.

Qiel est-il donc ?

LE ROI , à Voreilie du comte.

L'ennui.

Li COMTE , froidem<^nt.

Monseigneur , je pensais , avec raison peut-être, Que votre empressement à venir pouvait naître Du désir de savoir si Jean six acceptait Le traité que le roi Charles lui présentait. Et qu'à Renne en Bretagne avait porté le comte Charles de Savoisy.

LI ROI

Je l'avoue à ma honte , (part, Mon pauvreambassadeur...mais j'avais pour ma Quand j'appris ton retour , oublié ton départ.

LE COMTE

Mais du moins, vous venez ici pour quelque Importante ? (cause

LE ROI

Sans doute.

En ce cas , je suppose Que vous me confirez ces nouveaux intérêts ?

LE ROI , my sté lieu semc nt .

Comte, je viens chas>cr un daim dans tes forêts : Je n'en ai plus à moi...

LE COMTE, à mi-voix.

Que monseigneur Saint-Charle

Prenne pitié de nous !

LE ROI , avec humeur.

J'aime, lorsqu'on me parle, Que l'on me parle haut... Vous dites ?...

LE COMTE

Que vraiment , Sire, Ton ne perd pas son trône plus gaîmentî... Mais permettez qu'au moins, sire , je vous rap-

(pelle..,

AGNÈS , 'paraissant sur la forte.

Venez- vous , moiseigneur ?

LE ROI , riant.

Tu vois, Agnès m'appelle.^

LE COMTE, siippliarit.

Un seul instant !..

La loi de l'hospitalité Veut qu'on laisse à son hôteentière liberté. o. Bonsoir.

SCENE \II

LE COMTE, seul.

Oui, va dormir aux bras de ta maîtresse, 4fîn que si les cris de la France en détresse Viennent pendant tes nuits t'éveiller en sursaut, Une voix de Tenfer te parle encor plus haut 1. .. Va reprendre ta chaîne , avec tant d'art tissu» ^u'à Tesclave lui-même elle est inaperçue... Va , ton retard serait une rébellion , '^aible daim... qui pourrait devenir un lion.

Vndré passe avec plusieurs archers qu'il met en sentinelle dans la cour.) Dors, et sur ton sommeil je veillerai moi-même,

Car en toi seul encor vit notre espoir suprême ; Et Dieu n'eût pas remis un royaume en tes

(mains, Si tu ne le servais pour de secrets desseins... Peut être quand , demain , à ton âme trompée J'offrirai pour miroir le fer de cette épée , A ton aspect soudain reculant mal<^réto! , Tu nieras que la lame ait réfléchi le roi... Le flambeau n'est pas mort tant qu'une lueur

(brille :

Ma main protégera sa flamme qui vacille; J'écarterai tout vent qui lui serait mortel , Et je déposerai le flambeau sur Tautel... Un jour d'un pur éclat il brillera peut-être !.,.

(L'heure sonne : il écoute.) Minuit... Tranquillement dormez, mon noble

(maître : Nos yeux seront ouverts si vous, vous sommeil"

(lez...

Sentinelles , veillez !

(On entend une seconde sentinelle répondre.) Sentinelles , veillez !

(Le même cri se fait entendre de distance en distance, jusqu'à ce qu'il se perde dans le lointain.

IE C03ITE

Qui sonne ?

ANDRÉ

^ene puis voir d'ici : c'est au dehors.

Personne N'est donc au pont-Ievis ?

ANDRÉ

Si, monseigneur : j'ai mis Deux hommes à la tour... Ah! ce sont des amis: On ouvj e... je savais que la garde était bonne.,. Ah ! c'est un écuyer aux armes de Narbonne... 11 a diablement chaud !

LE COUTE

Faites signe , et qu'ici On Tamcne a l'instant.

ANDRÉ

Monseigneiir , le voici...

Entrez , sire ecuyer.

l'ECU Y ER.

Le comte...

LB COItfTI.

C'est moi.

i-'ÉcijYER , lui donnât une lettre aux armes de Narhonn",

Comte , Le message demande une réponse prompte : (]'est de mon maître.

LE COMTl.

Bien. — Vous revenez du camp?

l'écuyer.

Oui , monseigneur.

LE COMTE, lisant.

Narbonne est bien portant?

l'éguyer.

Oui.

LE oOMTE.

Quana En êtes-vous parti ?

l'éouyer.

Cette nuit.

le comte.

Par Saint-Charle !

C'est marcher vilement! — Votre maître me pai le En homme bien pressé; pour demain cependant, Je nepuis le lejoindre.

l'ÉCL'YIR.

Il est en attendant Le combat que TAnglois offre ; mais il balance : S'il avait le secours de votre bonne lance Et de tous vos archers, il n'hésiterait plus.

LE COMTE

J ai pour deux \o\\y% encor des devoirs absolu^;

Puis je le rejoindrai. — Qu'il tarde. — Cest pos-

(sibie :

Un retard do deux jouri ne peut être nuisible , Tandis qu'il perdra tout en se hâtant par trop.

l'écuyer.

Monseigneur , il m'a dit de partir aussitôt Que vous m'auriez donné réponse.

Dans une heure Au plus tard vous l'aurez. — Allez. — André ,

(demeure...

De ce brave écuyer , mes amis , prenez soin. (L'écuyer sort avec les autres.) (A André.) André , de tout ton zèle aujourd'hui j'ai besoin.

ANDRÉ

Ordonnez.

LE COMTE

Tu connais le château de Graville?

ANDRÉ

Sans doute, monseigneur: c'est auprès de la ville D'Auxerre.

LE COMTE

Justement.

AHDRÉ.

Quand le comte,., que Dieu Ail pitié de son âmo !... était vivant, pardieu ! A votre ordre, vingt fois j'ai fait la même route... Ce pauvre comte! il fut tué dans la déroute De Crèvent. — Je por-

tai la nouvelle. — Je crois En tendre encor sa fille , avec sa douce voix , Dire...

LE COMTE

C'est bien — Alors, tu coijnais Isabelle?

ANDRÉ

Oui, monseigneur... et même elle est belle, mais

(belle!...

LE COMTE

C'est possible : jamais je ne Tai vue. — Ainsi , André, tu vas partir et lai porter ceci.

ANDRÉ

Cet anneau !

LE COMTE

Cet anneau .

ANDRÉ

Mais qu'aurai-je à lui din'?

LE COMTE

Que tu viens la chercher afin de la conduire Chez moi ; que je l'attends aujourd'hui sans

(retads...

Aujourd'hui, tu m'entends... car demain soir je

(pars.

ANDRÉ

C'est bien.

LE COMTE

Respectez-la rôrame votre maîtresse ; Et quand vous parlerez , appelez-la comtesse»

ANDRÉ

Monseigneur, je ferai comme vous dites.

Bien,

ANDRÉ

Avez-vous autre chose à m'drdonner?

LB COMTE

Non , rien...

Sinon , de m'envoyer le Sarrazin...

(S'ar l'étant.) ,

Écoute!...

J'avais cru.,, ce n'est rien...

Regardant du côté de rappartcment de Bérengère.) Rien qu'un socipir «ans doute...

a-t'en.

ANDRE

Le Sarrazin a passé la nuit là , ouche dans son bonrnous.

LE C05ITE

Fais-le venir.

ANDRÉ, l'appelant.

Holà!...

ue fais-tu donc , les yeux fixés sur la fenêtre ^e la comtesse , esclave ?... Enfin !... (André s'en va.)

TAQOUB , sur lo seuil.

Me voilà , maître.

^iens. — Hier un arrêt fut rendu contre toi j ^t tu le méritais.

YAQGUB.

Oui , maîtie.

LE COMTE

Un mot du roi r'a sauvé : ce matin, veux-tu devant la porte)e ton sauveur veiller un instant ?

YAQOUB.

Peu m'importe ^ù je reste , où je vais , ou d'où je viens.

LE COMTE

Ainsi, faqoub, fidèlemegt tu resteras ici?

ÏÀ(^01B.

)ui , maître.

LE COMTE

Si le loi vient soudain à paraîlre, Cu te J étireras à l'autre porte.

{ fio)

tA.QOUl!.

Oui , iiiaîlre.

Je r«vie?ndrai bientôt te relever.

{[\ sort.)

ïAQOlJB , seul et rêoant.

Pourquoi Toute une longue nuit a-t-elle, ainsi que moi , Veillé sans qu'un instant se fermât sa paupière?.. Je croyais que moi seul je veillais sur la pierre... Je l'ai VU' un instant : ses pleurs coulaient... Ses

(pleurs!...

Tout mon sang, Mahomet, pour toutes ses dou-

(fleurs'...

A d'autes comme n moi la vie est donc fatale !... D'autres souffrent !...

SCENE II

YÀOOUB, BÉRENGÈRE, soulevant la tapisserie, et s' assurant qu' Yaqoub est seul.

BÉRINGÈRE.

Yaqoubl

TAQOUB, tressaillant et levant la tcte^.

Oli! que vous êtes pâle!

BÉRENGÈRE

Ce n*est rien... j'ai souffert...

YAQOUB.

Vous , souffrir!

BÉRENGÈRE

Pourquoi pas ?

(Chacun port« sa part des douleurs d'ici bas-

Vous n'avez point dormi ?

BËRENGÈRE.

Non... Mais vons, comme une ombre Je vous ai vu debout; (juoique la nuit fut sombre. Je vous ai reconnu : qu'est-ce que vous faisiez ?

YAQOUB.

Ce qu'hier je faisais; mais hier vous dormiez Et nem'avezpas vu... Combien de fois, madame. Comme un cerf aux abois et qui pleure et qui

(brame , N'ai-je pas cependant passé mes longues nuit= Au même endroit, avec des sanglots et des cris, Suivant sur vos vitraux une ombre passagère, Elfrappantmapoitrineen (lisant: (tljércngère!...)!

Et pourquoi, dans vos pleurs et dans votre aban-

(don Chercher des yeux mon onibrc et piotu ncer

(mon noîn?

YAQOUB.

Pourquoi le matelot, dans une nuit sans voile , Fixe-t-il ses regards sur une seule étoile? Pourquoi prenonce-î-il, entre ses dents froissé, Un nom qu'il a déjà mille fois prononcé?... C'est que sans espoir même il est doux de se j)!ain-

(cîre; C'est qu'il sait bienquaux ci;.HiX5on bras ne peut

(atteindre; Mais que si bas qu'il est , sur cette étoile d'or Il peut du moins mourir les yeux fixés encor.

Oui , je comprends ; Yaqoub , dans le fond de

(votre a me

^rchief

Archives 7" 1 '^'^ BRUSSF!

(65) A tous les yeux cachés il existe une flamme.... Sans doute aux bords du Nil, pendant vos pie-

(miers jours, Une voix vous promit d'éternelles amours ; Et vous, dans votre cœur, comme en un sanc- EnfermantIesaccens-decettevoixsichère,(tuaire, Vous les avez gardés,.. eidansTombre-sans bruits, C'est elle qui vous vient parler toutes les nuits... Et peut-être ma voix , à la sienne étrangère , Lui ressemble pourtant...

lAQOUB.

C'est cela , Bérengère !

(Amèrement.) Vous avez deviné.

BÉRENGÈRE

Mais vous, à votre tour , Yaqoub, voi;s avez du lui promettre en retour...

YAQOUB.

Moi . je n'ai rien promis...

(Regardant fixement Bérengère.)

Mais je pourrais promettre Ce quon demanderait avec sa voix,

BËRErfGÈBE.

Peut-être Qu'on demanderait trop, et qu'alors...

TAQOUB.

Ecoutez:

Si cette voix me dit ou restez ou partez, Soyez triste ou joyeux , frappez ou faites grâce; Soit que sa voix me prie ou qu'elle me

menace, Tous ses ordres seront aussi bien observés Qu'un seul le fut hier quand elle a dit ; <« Vivez!)»

BÉREKGÈRE.

Et qu'exigerez-vous pour tant d'obéissance?

T\QO€B.

Qu'exiger de celui qui vous tient en puissance?... Je n'exigerais rien ; j'attendrais à gerpux (tous." Qu'elle me dit : <? C'est bien. — Maintenant levez-

BÉRINGÈRE.

Si, plus juste pourtant, de sa foi qu'elle engage A son tour en vos mains elle laissait un gage...

YAQOIÎB.

A moi?... Vous avez dit un gage de sa foi ?... Oli! vous raillez, madame!... Ayez pitié de moi!..,

BÉRENGÈRE , luissaut tombtr son gant.

Ramassez-moi ce gant.

(Pendant qu'Yaqoub est baissé, Bérengère laisse tomber la tapisserie et ferme la porte de son appartement. — Au même instant, le roi et Agnès paraissent sur la porte opposée.)

YAQOUB , se relevant.

Le voici...

(Regardant, et cberchant en vain Bérengère.)

Ciel et terre !,..

Disparue !... A l'instant elle était... Bérengèrel... Bérengère!... Ce gant entre mes mains laissé... (11 le baisse avec transport. — llaperçoitleroiet Agnès.) Elle a craint qu'on la vît : voilà tout.,, insensé!...

YAQOUB, LE ROI, AGNÈS

LE ROI

Que regardes-tu donc, Agnès, de la fenêlra , Et qui te fait sourire ?

AGNÈS

Oh ! monseigneur et maître !

Un instant avec moi regardez dans les cieux Ce soleil, si brillant qu'il fait baisser les yeux :

Eh l>ien! il s'est levé voilé par un nuago : A peitiey pouvait-on distinguer son passage ; Tout était triste et froid sur la terre ; d soHd>lait Qu'avec ptine aujourd'hui le monde s'éveillail, Qv.e tout était souffrant, décoloré, sans urne, Et pour vivre attendait un rayon de sa flamme... Yoilà que tout renaît où tout mourrait sans lui ; EIi bienl mon doux seigneur, je songeais au jour-

(d'hui , 'Kn le voyant vainqueur du nuage et de l'ombre Que èi., semblable au sien, votre matin fut som- 11 doit aussi venir un jour où, radieux,^ (bre, L'é(lat de votre front fera baisser les yeux... Car déjà, comme lui sur la terre ravie ,

(Montrant Yaqoub.) Vous aussi paraissez, et rendez à la vie,

LE ROI

Ah ! oui... Je reconnais Tesclave condamné.

AGNÈS

Pai'lons-lui, voulez-vous ?

LE ROI , faisant signe à Yaqouh.

En quels lieux es-tu né?

ÏÀQOÏJB.

Loin d'ici.

LE ROI

Mais comment noraime-t-on ta patrie?

lAQOUB.

Le désert.

AGNÈS

Le désert ?

LE ROI

Oui : c'est dans la Si' ie.

-Alain Chartier souvent m'a parlé d'un j ays ArOrient, bien loin, où le ^aint roi Louis

Est allé guerroyer... Tu te souviens, esclave, D'un roi qui vous vainquit, d'un roi pieux et

(brave...

YAQOIJB.

Mon aïeul à mon père a raconté qu'un jour , Un chef nazaréen au port d'Abou-Mandour Débarqua , conduisant des galères aux voiles Plus nombreuses qu'aux cieux, la nuit sont les étoiles. (lieu

lis voulaient, disaient-ils, conquérir au Saint Le loinbeau de Jésus, qu'ils nomment filsdeDien; Mai*; Allah seul est grand ! A la voix du pro- Le désert à son aide ;ippela la tempête : (phète, Le Simoun s'élança comme un lion sur eux , Et les enveloppa de ses ailes de feux... (b!e,

Tout fut fait : le désert immense, infranchissa- Couvrit leurs ossemens dansson linceul de sable. . . Le chef nazaréen y périt sans renom.

Et 1 écho de Tunis ne m'a pas dit son nom.

iX ROI.

Eh bien^ Agnès, voilà ce qu'on appelle gloire : \ois qu'elle trace elle a laissé en sa mémoire! Peut-être aurais-je pu , comme a fait mon aïeul , Aller aussi chercher au désert un linceul ; Y conduire à ma suite , ainsi qu'une hécatombe, Trente mille soldats pour mourir sur ma tombe; Et l'on eût dit ici que c'était grand et beau!... Mais j'aime mieux, vois-tu? me coucher au tom-

(bean , Vers le soir d'un l^au jour , les yeux sur mon Avoir-pour mon linceuUetissuquite voile, (étoile;

(co)

Et trouver quelqu'ami qui grave avec regret» Sur ma pierre ! « Ci git Charles , aimé d'Agnès. »

ÀG?(ÈS.

Monseigneur !...

lï ROI , à Yaqoub. Laisse-nons.

(Yaqoub se retire.)

N'est-ce pas que la vie , Si lente à nous venir et puis sitôt ravie , Ce sourire de Dieu , ce céleste bienfait , Appartient au bonheur, Agnès, et n'est point fait Pour en jeter les jours , ainsi qu'une fumée , A ce vent de Torgueil qu'on nomme renommée?... Or, Agnès , ici bas qu'appel le-t-on bonheur ? Serait-ce, par hasard, ce chimérique honneur De s'éveiller enfant sur les marches d'un trono , De fatiguer son front du po'ds d'une couronne, De voir les courtisans empressés à nos vœux , De ne parler jamais sans dire : « Je le veux ! n Non ; n'est-ce pas , Agnès ? le bonheur, c'est la

Où, mille fois le jour, ton doux regard me noie ; C'est mon front fatigué s'inclinant sous le tien; C'est ton souffle abaissé qui se confond au mien; C'est ce frisson ardent qui se glisse au cœur même; C'est le son de ta voix quand elledit: «Je t'aime!»

AGNÈS

Tant que vous m'aimerez vous penserez ainsi , Mon doux seigneur.

LE ROI

C'est moi qui suis à la mex'ci !...

Que ne puis-je avec toi , dans quelque coin dïï

(monde ,

(67) Ensevelir mes jours dans une paix profonde !.., Car des certains instans, j'ai peine à rassembler Mes esprits , et je sens mu raison se troublt'T... Ce n'est qu'en frisonnant que je pense à mon

(père ! . . .

Que me veulent-ils donc avec leur» cris de

(guerre ?

Pourquoi ne pas laisser mon epée au fourreau?.. J'ai déjà bien assez du sang de Montereau !

AGNÈS

Monseigneur, sur mon sein reposez voire tête,

LE BOI

Penses-tu pas qu'aux cieïix s'amasse une tempe- L'horizon s'assombrit. ^ (te?..,

AGNÈS

Non.

LE SOI

L'air me semble lourd...

N'entends-tu pas au loin un bruissement sourd?.. Ecoute !...

(On entend le canon.)

AGNÈS

Monseigneur , laissez gronder l'orage ; Lorsqu'ainsi je vous tiens, oh ! j'ai bien du cou-

(i-age ; Car la fondre ne peut tomber sur l'un de nous ^ Sans tuer l'autre aussi.

SCENE IV

;-ES p!\É'iÉDiNs, T,E COMTE, onorauthnisquementlaportê. du fond.

LE COMTE

Sire , iuvcillez-vou.xI.,,.

VnXE DE BRUXELLll .p n^ug^

Archives - Archiet ' "

AGRÈS

Ah!...

Ll ROI.

Qui donc entre ici sans mon ordre?... Mon hôte, Est-ce vous?... Les valets en ce château font

(faute , Que sani ctre annoncé l'on entre près du roi.

LE COMTE

Sire , écoutez ce bruit, car il vient comme moi,

(On entend le canon.) Sans que votre pouvoir fintimide, vous dire , (vomme je vous ai dit , moi : »' Reveillez-vous ,

(sire !)»

LE HOI

N'est ce donc pas le bruit de la foudre ?

LE COMTE

Non!

Non?...

IS ROI

LE COMTE

Ecoutez encore!

Ah!...

LE COMTE

C'est la voix du canon !

LE ROI

Eh bien?...

LE COMTE

Eh bien î Je dis que cette voix qui parle Doit trouver un ccho dans le. cœur du roi

(Char le ; Que d'un profond sommeil il a dormi long-

(temps, Et que s'il veut enfin s éveiller , il est temps !

LB feOl.

Comte I . . .

LE COMTE

Je dis aussi que chaque homme qui tombe. Avant de se coucher tout sanglant dans la tom- Dit , jetant un dernier regard autour de soi : (be u Lorsque je meurs pour lui , mais où donc est le

(roi?)) Vos aïeux nous ont fait prendre cette habitude De voir briller leur casque où Taftaire était rude; Et peu de coups tombaient d'épée ou de poignar4 Dont leur écu royal ne reçut bonne part... Sire, c'est pour un peuple une dure agonie, De penser en mourant que son roi le renie î... Car il peut, se croyant dégagé de sa foi , Lui prendre envie aussi de renier son roi... Qui peut comme un faisceau, dans ces temps d'a- Raillier à Tentour de notre monarchie (narchie. Tant de puissans seigneurs l'un de l'autre jaloux, Si ce n'est notre roi, premier seigneur de tous?, .. Chacun ne peut-il pas penser que Dieu pardonne D'abandonner le roi quand le roi s'abandonne ?

LE ROI

Comte.,, vous oubliez...

LE COMTE

Sire, je dis encor Que c'est mal calculer, qu'épviiser un trésor, Dont la sueur du peuple a trempé chaquepièce , En g!'elots de faucons , en joyaux de maîtresse; Que c'est un luxe vain qu'il vaut mieux étouffer Quand on n'a pas trop d'or pour acheter du fer... Sous chacun de ses rois , si)'ai bonne mémoire i,

(70) ï e vieil état français croissait un leiiiloire; Au patrimoine ancien que se léguaient ses rois Ils ajoutaient encor : Philippe de Valois Après le Daupliiné conquérait la Champagne ; Philippe- x\iiguste aTl loin rejetant la Bretagne , Prenait la Normdndie et le Maine et l'Anjou ; Avec les clés de Tours il ouvrait le Poitou ; Par un traité Louis neuf ajoutait à la France Le Languedoc... Voiîs-méme aviez sur la Pro-

(vence Des droits, comme bj^au-fils de Louis-d'Anjou.

LE ROI

Pardieu !

Si je m'en souviens bien à mon tour, c'est de Dieu Que je tiens cet état de France, seigneur comte ; Ce n'est donc qu'à Dieu seul que j'en dois rend i e

(compte ; Et s'il me plaît d'en faire un entier abandon , Nul ne me jugera que Dieu.

I,E COMTE

Je disais donc (ces, Que de la France, ainsi que l'ont faite ses prin- II ne vous reste plus, sire, que trois provinces... L'Anglais

victorieux à grands pas envahit; Jean six, son allié, vous leurre et vous trahit; Philippe de Bourgogne à belles dents dévore ^ Vos comtés d'Armagnac , Foix et de Bigorre... Sire , à l'enlour de vous ne les voyez-vous pas , Pour vous envelopper, s'avancei* pas à pas ? Dans un réseau vivant vos troupes enfermées Nepeuvent soutenir le choc de trois armées. (nois J^ii vain Poton, Xaintraille et Narbonne et Du-

(71) Frappentsans se lasser, comme dans un tournois: Attaquant sans projc^ts, reculant sans ensemble, Un jour disperse ceux qu'à peine un mois ras-

(semble ; Ils ont le bras qui frappe et le cœur qui résout , Mais il manque le chef, âme et centre de tout... Sire 5 sur votre nom ce serait une honte Que de tarder encore à les rejoindre)*..

LE ROI

Comte, Notre foret d'A.uxerre est-elle prise?

LE COMTE

Non.

LE ROT

Nous allons y cliasser : prépare ton faucon... Venez, Agnès.

(II sort.)

SCFNE V.

LE COMTE , AGNÈS

LE COMTE, arrêtant Agnès.

Non , non : vous resterez , madame;

Car je veux vous parler à votre tour... O femme

Vous êtes belle !... Oli ! oui, belle; et de votre

(œil noir Sur votre faible amantje comprends le pouvoir! Votre.voixest d un ange ou d'une eiiclianteresse Et je comprends eiicor qu'elle ordonne en maî-

(tresse...

Eh bien! sur mon honneur! pour vous il vaudrait

(mieux Qu'un fer rouge eut éteint votre voix et vosyeux..

Oh I que me dites-vous !...

LE COMTE

Car c'est à Icir puissance Que doivent les Français les malheurs de la

(Fiance ; Et Charles , l'insensé ! «o soumet à leur loi Comme à celle de Dieu !... La inaîlJTSse d'un loi, De la sphère élevée où son pouvoir la range. Peut devenir d'un peuple ou le démon ou i'ange: Vous pouviez de la France être l'ange; mais, non : Vous avez préféré devenir son démon !

Oui , grâce à votre amour adultère et fatale, Aujourdhui l'Occident a son Sardanapale 1... La faible monarchie, à ses derniers momens, Se débat étouffée en vos embrassemens!... (porle Eh

bien! quand sous lescoup? que votre main lui Elle sera tombée, et qu'on la croira morte; Que r Anglais en viendra partager les débrîà , C'est alors que partout vous p ^ursuivront ses

(ciis...

Vous fuirez; mais dans son agonie , un royaume Se débat plus long-temj)s que ne le fait un Le fende nos cités sera votre flambeau ;(homme! . . . Vos pieds à chaque pas heurteront un tombeau... Vous fuirez , vous fuirez sans que rien vous ar- Car vous ne saurez plus où poser voire tête !(rête,

AGNÈS

Grâce, grâce!..,

LE COMTE

Nos fils... ce qu'il en restera , En vous voyant passer, de ses cris vous suivra; Les mourans, pour maudire à leur heure der-

(nière ,

Accoudés sur leurs lits, rouvriront la paupière; A leur voix se joindra la voix de votre coeur , Et toutes vous crieront ; <c Malheur à vous!

(malheur!.,.)»

AGNÈS, à genoux.

Moiiseigneur, il n'est rien qu'un repentir n'ef-

(face...

Cela ne sera pas, monseigneur... grâce! grâce!... Oli ! tout n'est pas encor si bas que vous croyez, Et la main qui blessa peut guérir.

LE COMTE

Essayez !

SCENE PREMIERE

BALTHAZAR, GODEFKOY , un caugon sur le poi7ig , DES manàns au fond , puis YAQOIJB.

B.VLTHAZA.R , à la porte.

Holà ! les éciiyers, sortez les équipages... Ne tourmentez donc pas les chiens , messieurs les Ils auroiitaujourd'hui de la besogne assez, (pages! Et s'ils partent d'avance aux trois quarts barras- Aussitôtle lancer ils lâcberont la voie... [ses y Apportez les faucons , et que pas un n'y voie i Cihaperonnez-les tous...

(A Godefroy, en lui reprenant le faucon, quil f-^it enrager.)

Tiens , Godefroy, va-t'en !.,.

Si nous laissions aux mains de ces fils de Satan Ces nobles animaux , quelle que fût leur race, Les chiens ne suivraient pas quarante pas la trace, Et les faucons, par eux hébétés à leur tour. Devant un cormoran fuiraient comme un autour.

(A un autre.) Crois-tu pour la journée avoir assez de leurre ? Yas-en reprendre. Jean : nous partons dans une (Parlant à son

faucon.) (heure ,

Haw ! haw!... Allons, coquette, baisez-moi... Ah ! vous ne voulez pas , favorite du roi ? Nous verrons si ce soir vous serez aussi fière, Quand nous vous porterons à souper.

LE MANANT

Un ragot , il avait des défenses i\ découdre dix chiens.

BALTHAZAR

Saint-HLibert !... Et lu penses lue nous te trouverions encore maintenant?

LE HANANT.

]ien sûr , j'en répondrais.

BALTHAZAR

C'est bon. — Merci, manant.

! pour le détourner , en ce moment que

on bon limier anglais ! (n'ai-je

Yaqoub , qui entre et reprend sa place habituelle

sur sa peau de tigre..

C'est toi , boule de neige ?

ous suis-tu?

YAQOTJfi*

Non.

BALTHAZAR

Le lâche aime mieux se coucher.

se retourne, et aperçoit un enfant qui touche a un arc.) i ; ça , bâtard de singe, es-tu las de toucher cet arc?... finissons! ou sans miséricorde, ■:) vais te carresser le dos avec la corde.

LES PRÉCÉDENS , LE ROI

LE ROI

on s-nous bonne chasseaujourd'hui.Baltthazar?

BALTHAZ\R.

Dam! je n'en sais tiop rien, sire : c'est le fiasard. , Je me souviens d'un jour...

LE ROT , agaçant le faucon.

Ah! te voilà, coqncUc?

BALTHAZAR, continuant.

OÙ, dès le grand matin, nous nous mîmes eu

(quête...

LE ROI , sans V écouter.

Nous sommes en retard.

BALTHAZAR, continuant.

C était dans la foret De Yerneuil. — Nous partons...

Le comte n'est point prête?

BALTHAZAR

Nous ne Tavons pas vu.

LE ROI

Mais où donc est noire hôte ?

BALTHAZVR, continuanP.

Je lâche mon faucon...

Ll ROI.

Agnes aussi fait ftnlc.

BALTHAZAR

C'était sur un pluvier...

LE ROT

Balthazar, prends ton cor, Et sonne le départ»

(Balthazar sonne.) Bien.

BALTHAZAR , vivcmput.

Je le vois encor :

Il n'avait pas, je crois, donné trente coups d'aile. .

LE ROf.

Tirns , reprends, coqueUe. ,

B.A.LTHAZ\R.

Ah ! venez , mademoiselle.

LE ROI , allant à la porte.

Ton cor a fait merveille ; et voilà que céans Le comte arrive enfin...

(HcgiU'dant et chercîiant à distinguer quiraccompagne.) Avec...

SCENE III

LES PBÉcÉDENS, LE COMTE, JEAN, ba.t\bd d'orléa^s. jEAU Ji'of^iÂk^s y entrant.

Jean d'Orléans !

LE ROI

Dnnois !... mon cher Danois! Pardieu ! quand je Quelque chose, aussitôt la chosearrive! «..(désire (11 lui frappe sur Fépaule.) JEAN d'orléans.

Sire 5 De votre bon accueil je suis reconnaissant; Mais si vous vouliez bien frapper moins fort... (Il ôte son casque : on voit qu'il a reçu à la tète une blessure dont le sang coule encore.) LE ROI, recula lit.

Du sang...

Ah! mon brave Dunois!...

JEAN d'oRLÉANS.

C'est une égratignure...

Mais, saint Jean! C'est heureux que j'ai la tête Un vilain aurait eu le frond fendu. (dure !

LE ROI

Comment \ Tu viens donc de te battre?

JEAN d'oRLÉANS.

Oui, sire, et rudemenl !

LE ROI

\A\ bien! il te fallait , aussitôt la bataille ,

(78) Pour chasser avec nous conduire ici Xaintrailh ,

JEAN d'oRLÉANS.

Xaintraille est prisonniei-.

LE ROI

Xaintraille prisontuerl.

JEAN d'oRLÉANS.

On Ta uiis à rançon.

LE ROI

Holà! mon argentier !

Que reste-t-il encor dans ta pauvre escarcelle?,

l'argentier.

Onze cents écus d'or.

LE ROI , à Jean d'Orléans.

Si cette somme est celle Qu'il lui faut , tend ton casque.

JEAN b'oRLÉANS.

Il en faudrait encor Autant : sa rançon est de deux mille écus d'oj-, (Le roi se tourne vers rargentier.) l'argentier.

Sire, s'il m'en reste un, que le ciel m'abandonne l LE ROI, "prenant son bonnet , sur lequel est une couronne. Voyons des diamans montés sur ma couronne Le plus beau.

l'argentier.

Celui-ci jette le plus d'éclat.

LE ROI,, Irisant la monture , et jetant le diamant dans /^J

casque de Dunois.

Mon plus beau diamant pour monmeilleur soldat.

LE G03ITE

Oh ! je le savais bien que son âme était bonne!

LE ROI

De régler la rançon tu chargeras Narbonne :(lieu Plus tard il m en rendra bon compte en temps et

JEAN d'oRLÉANS.

Sire , il règle la sienne à cette heure avec Dieu.,

LE ROI

Mort!...

JEAN d'oRLÉANS.

Mort. — Contre l'avis de Douglas et Xaintraille, Narbonne ce matin a livré la bataille... A sa faute il n'a pas survécu.

LE ROI

Dieu merci , Douglas est sain et sauf , j'espère?...

JEAN d'oRLÉANS.

Mort aussi.

Oh! mon pauvre Douglas , mon allié fidèle , Toi qui vini de TE- cosse embrasser ma querelle, Te voir mourir pour moi!,. Je suis bien malheu- D'Aumale, Rambouillet, Vantadour?... (reux!

JEAN d'oRLÉANS.

Morts comme eux.

LE ROI

Lafayette et Gaucourt ?...

JEAN b'oRLÉANS.

Prisonniers.

LE ROI

EtTarmée?..,

JEAN d'oRIÉANS.

Au feu qui s*est éteint demandez sa fumée !

LE ROI

Détruite!...

JEAN d'oRLÉANS.

Dispersée ; et de chaque côté , Chaque chef qui survit , selon sa volonté , Devant Bedford vainqueur en hâte se retirer... Le roi seul les pourrait rallier.

SCENE IV

LIS PRÉGÉDENS, AGNES.

AGNÈS, s' approchant du roi.

Adieu , sire.

LE ROI

OÙ vas-tu donc , Agnèf ?

AGNÈS

Je pais.

LE ROI

Toi!...

AGNÈS

Monseigneur , Un bohémien jadis me prédit cet honneur... Et j'en ai quelque temps conservé Tespérance... Que je posséderais Tamour du roi de France; Démon coeur prévenu n'écoutant que la loi , J'avais cru jusqu'ici que vous étiez le roi ; Mais du titre et du rang Bedford vous dépossède; Et puisque sans combat votre altesse les cède , Bedford est le seul roi de France, et me voilà Prête à joindre Bedford.

LE ROI

Ah! c'est comme cela !...

Viens ici, comte: as-tu quelquecheval de guerre Qu'un roi puisse monter?

LE COMTE

J'ai celui de mon père.

LE ROI

Ordonne qu'à l'instant on me l'amène ici.

Li COMTE, à son ôcuyer.

Obéissez au roi , sire écuyer.

LE R«I

Merci.

As-tu dans ce château quelqu armure à ma taille, Qu'un roi puisse porter le jour d'une bataille?

LE COMTE, lui montrant les panoplies.

Voyez , sire.

LE ROI

C'est bien : la plus forte est pour moi.

LE COMTE

Détachez cetarmure, et couvrez-en le roi (1).

LE ROI

De votre mission maintenant je désire Savoir le résullat : racontez-la moi.

LE COMTE

Stre , J*ai vu Jean six.

LE Ror.

Eh bien?... J'écoute.

Ll COMTE.

Il m'a promis De rompre un traité fait avec vos ennemis , De signer avec vous , pour la paix ou la guerre, Un acte d'alliance , et d'envoyer son frère Au camp français avec mille lances : voilà Ce qu'il offre.

C'est bien. — Que veut-il pour cela?

Ll COMTE.

Pour Piichemond son frère il demande l'épée De connctabie, au bras de Boukent échappée A Crèvent.

LE ROI

Est-ce tout ?

(i) Depuis ce vers jusqu'aux mots : Danois , mes éperons, les gens du comte arment le roi.

^TUf DE BRUXELIES - STAD Er.US.

Archives . Archief

LE COMTE

Oui sire.

L£ ROI

De ta main , Comte, il la recevra. — Tu partiras demain , Et tu lui porteras ma parole loyale Que , de ma part au moins, l'alliance est loyale; Qu'il se rende à Poitiers : là nous nous rejoin- LE COMTE. (drons.

Sire , je partirai.

lE ROI.

Dunois, mes éperons.

(Dunois attache les éperons du roi.) Une épée, à présent.

(Le comte lui en donne une : le roi Texamine.)

Comte , il faut une épée , Pour une main de roi, plus fortement trempée Que ne l'est celle-ci: celle-ci se romprait... Voyez...

(Il la brise.) Aux premiers coups que mon bras frapperait. (Le comte lui en donne une autre.) C'est bien .

(A un écuyer qui porte une lance.)

Le Sarrazin sera mon porte-lance :

Donnez- la lui... Mon casque.

(On le lui donne : il le met sur sa tête.

Et maintenant, silence !

• — J'avais cru jusqu'ici par des traités secrets Obtenir de Bedford une honorable paix : Ce moyen vous paraît trop lent et trop vulgaire; La guerre , dites vous...

TOUS, se précipitant sur hs armes.

Oui , la guerre ! la gr.erre !...

LE ROI

Kh bien! secondez-moi par un dernier effort, Et vousTaurez, enfans; mais une guerre à mort!.. J'ai lire mon epée après la France entièie ; Mon épée au fourreau rentrera la dernière... Vous me voulei pour chef? Eh bien ! voici mes

(lois :

La France de Philippe-Anguste et de Valois N est point mienne : il me faut celle dont Char-

(lemagne A tracé la limite au sein de TAllemagne , Quand le géant louchait , en maître souverain , 1^'une main TOcéan et de Taiitre le Rhin. Or, que ma volonté, messe'gneurs, soit la vôtre, Car c'est ma France, à moi ; je n'en connais

(point d'autre 3

JEAN d'oRLÉA-NS.

Sire, nous écoutons vos ordres à genoux.

LE ROI

Qu'un seul cri désormais soit proféré par nous ! Nous verrons qui plus haut dans le combat le

(pousse ; «iMontjoieet Saint-Denis! Charles à la rescousse! »

TOUS

Montjoie et Sainte-Denis! Charles à la rescousse!

LE Ror.

Et maintenant, Agnès , dites quel est le roi... Allons mes fauconniers, en chasse!.. Suivez-moi ! (Il sort. — Tous le suivent.)

LE coiifTE, à Dunois.

Ne Fabandonnez pas, et modérez la flamme De ce premier transport.

(A. Agnès)

Iloiuicur à vous , madame !

AGNÈS

Comte, honneur à Dieu seul qui m'ouvrit ce

(chemin , A Dieu , qui tient le cœur des princes dans ^a

(main î (Ils sortent ensemble.)

BALTHAZA^R, un instaiit seul.

Allons 5 pour aujourd'hui notre chasse varie: L'Anglais est un gibier de haute vénerie; (échoir, Mais comme à ses chasseurs quelque coup peut Coquette, nous allons retourner au perchoir. (11 va pour sortir.)

SCENE V

BÀLTHÂZAR, BÉRENGÈRE, soulevant la 'portière.

BÉRENGÈRE

Fauconnier...

BALTHAZAR

Noble dame...

BÉRENGÈRE

Est-ce que pour Tarmée Le comte avec le roi va partir ?... Enfermée Dans cet appartement, j'entendais mal... Il faut Que je sache à l'instant s'il |)art.

BALTHAZAR

Ils parlaient haut , Cependant.

BÉRENGÈRE

Mais part-il? part-il ?... Oh! sur votre ame! Répondez-moi : part-il à l'instant ?...

BALTHAZAR

Non , madame :

Il reste cette nuit, et .ne part que demain.

BÉRENGÈRE, hù donnant une bourse.

Voiln pour vous.

i\rTHiZi.B, sortant.

Que Dieu bénisse votre main !

BÉRENGÈEE , Seule.

Oh ! je sens sur mon cœur tout mon sang qu

(retombe !..

J'étouffe entre ces murs comme dans 'une tom

^ (be!..

(Tombant dans nn fauteuil.) J'avais cru qu'il parlait... Oh! que ie «ouffrel..

(C'est Comme si de deux mains de fer on me pressait!

(Se levant tout-à-coup.) Mon Dieu ! secourez-moi : le voici !

SCENE VI

BÉRENGÈKE, LE COMTE.

LE COMTE , étonné.

Bérengèrel...

BÉRENGÉRE.

Déjà vous suis-je donc devenue étrangère A ce point aujourd'l-jui, que vous vous étonnez De me voir ?... Thi ce cas , monseigneur , par-

(donnez ; Mais j'avais cru... peut-être ai- je eu tort... (Le comte fait un mouvement cVimpatience.)

Qu'il vous plaise De me dire s'il faut que je parle ou me taise...

LE COMT».

Pajiez.

BÉRENGÉRE.

J'avais doue cru , dis je, qu'aiiparavant D'ensevelir mes jours dans un tombeau vivant, De permettre entre nous qu'atout Jamais se brise TJn nœud béni par Dieu, consacré par l'église ,

(86) Je (lovais, quand jaillit sur moi ce déshonneur , Venir auprès de vous en disa'it: a Monseignein, Qu'ai -je f'ail pour qu'usant ainsi de votre force, Vous veuillez me flétrir de ce honteux divorce? Le juge à Taccnsé dit du moins son forfait... Avant de me punir , mon juge , qu'ai-je fait ? »

LE COMTE

Bcrengère , celui dont la bouche parjure Sur toi d'un seul soupçon ferait planer l'injure A ses i^ieds aussitôt , de sa faute averti , Verrait tomber mon gant avec un démenti... Non 5 la femme la plus pure et la plus fidèle Te pourrait , je le sais, prendre encor pouruio- Il n'$st point un devoir à ton sexe imposé (de le * Dont l'accomplissemeiit ne te parût aisé 5 Et le Seigneur au ciel, pour dire ses louanges, Te garde à ses côlés place parmi les aw^cs j Mais un homme enchainép:ir le rang que je tiens Accepte des devoirs plus larges que les tiens ; Et quoique ces devoirs soient souvent un sup-

(plice, Quand Fheure est arrivée , il faut qu'il les rem-

(plisse.

Il se débat long-temps pour garder son bonheur; Mais tout vient se briser contre le mot honneur. Or 5 rhonnenr de la Fi ance et f honneur de m.i

(race Veulent tous deux qu'un jour un enfant me rem-

(place , Afin que de tous deux soutenant le renom , 1! combatte pour elle et transmette mou nom. ^'oilà tout , Bérenaèrc.

BÉRENGÈRE

Oui , je le sais , mais , Charle , Croyez- vous qu'en mon cœur le seul orgueil me

(parle?...

Oli! non, non: plus que luf me parle mon amour, Aussi fort aujourd'hui qu'il fut le premier four Où je répondis oui , quand votre voix si chère Me dit; uM'acceptes-tu pour époux,

Bérengère?..)>, Oh ! vous i'avez bien dit , et c'est la vérité : De mille soins divers un homme tourmenté Conservepour l'amour peu de place en son âme; Et cela se conçoit ; mais la femme!., la femme, Qui ne peut ici bas espérer de bonheur Que celui qui ini vient d© son maître et seigneur; Qui de l'aimer toujours , à sa prière même , Fit jadis le serment, tient ce serment et Taime.., Quand il vient tout-à-coup lui donner l'ordre,

(un jour, Parce qu'il n'aime plus , d'éteindre son amour , EUeestbien pardonnable, hélas! lapauvrefemme, De ne pouvoir souffler sur le feu de son âme. Après Tavoir gardé dix an> comme un trésor !.. Charles, pardonnez-moi de vous aimer encor !

LE COMTE

Oh ! je voudrais ayoir, dût sa vie être un crime, Dût son écu porter la barre illégitirae, Un enfant, quel qu'il fût, de mon nom héritier, Pour qu'avec moi ce nom ne meure pas entier ; Dussé-je , expiant seul sa naissance funeste , De mes jours dans un cloître ensevelir le reste!

Ecoute; Dieu parfois veu^ éprouver nos cœurs; Et lorsque de l'épreuve ils sont sortie vainqueurs/

(88) Sa colère fait place à sa miséricorde, Et ce qu'il refusa long-temps, il nous faccorde.; Attends encor avant de m'éloigner de toi ; Attends, et le Seigneur aura pitié de moi.

LE COMTE

Au milieu des hasards d'une guerre mortelle, Attendre!... Et pour frapper la mort attendra- P.ÉRÏNGÈRE. (elle?

La mort!.. Oh! monseigneur, je prierai tant pour Que fange des combats écartera les coups , (vous N'est-il pas quelqjie part un saint pèlerinage Que je puisse voler ?.. Quel que soit le voyage, Je le ferai , fut-il en des lieux inconnus , A 1 autre bout du monde !

LE COMTE

Enfant !

BÉRENGÈRE

J'irai pieds nus !...

Quebrille le soleil ou gronde la tempête , J'irai sans demander un abri pour ma tête ; J'irai pleurant, priant , un rosaire à la main , Et je ne dormirai qu'au re\ers du chemin!

LE COMTE

Rappelle, au nom du ciel, ta raison qui s'écarte!

Dites- moi 5 monieigneur, voulez-vous que je LE COMTE. (parte?

Impossible.

BÉRENGÈRl.

Et pourquoi ?..

LE COMTH.

J'ai dit.

«ÉRENGÈRE

Cette action...

(89) Vous n'y songez donc pas?., c est ma damnation!.. Car vous me renvoyez pour prendre une autre

(épouse , N'est-ce pas?,. N'est-ce pas?.. Eh! bien, je suis

(jalouse!..

Oh ! que sera-ce donc lorsque jusqu'à Tautel , Quand je voudrai prier, viendra ce bruit mortel Qu'une autre est votre femme!... Oh! monsei-

(gneur, je tremble De mêler la prière et le blasphème ensemble , Et dans mon désespoir , d'appeller le courrouce De Dieu sur moi , sur elle, et peut-êti^e sur vous!

LE COMTE

Dieu donnera la force à celle qu'il afflige.

BÉRE^GÈRE.

Le pouvoir de Dieu même , et fît-il un p2:odige, Sur l'avenir lui seul pourrait être exercé ; L'avenir est à lui , mais non pas le passé : Peut-il , quelle que soit sa puissance suprême , Faire que votre voix ne m'ait pas dit : u Je t'aime!)) Et que de cette voix Tacceut encor vainqueur N« soit en ce moment tout vivant dans mon cœur?,. Pour me faire oblier ce son , cette parole, Je sais bien , s'il le veut, qu'il peut me rendre folle , IM'ôter le souvenir ; mais il ne peut, je crois , Empêcher que ces mots n'aient été dits cent fois ' . . K.appclcï-vous ces mots , Charles , je vous sup-

(plie!...

Voyez : à vos genoux je pleure et m'humilie... Oh ! ne détournez pas de moi voire regard !.. . Oh ! grâce , monseigneur !...

lE COMTE , la prenant par le bras.

Levez-vous... C'est trop tard.

Î^ÉREXGKRE.

Pour chercher la pitié dans votre cœur de pierre, J'ai d'abord à mon aide appelé la prière ; Bientôt vous avez vu l'excès de mes douleun Eclater en sanglots et se répandre en pleurs ; Puis enfin je mé suis , la têl(' échevelée , Jetée à vos genoux , et je m'y suis rou'ée : Que voulex- vous encore? Est-il quelquemoyen?.. Parlez!... Mais parlez donc , si vous êtej chrétien!...

On répond quelque chose h cette pauvre femme; On ne la laisse pas avec la mort dans l'âme; On la console , on pleure avec elle ; on lui dit Un mot d'amour ... un seul !.,. Oh! soyez donc

(maudit!

LE COMTE sonne -— Ue domestique paraît. Le chapelain.

BÉREN&ÈRE , entrant clies elle.

Adieu !... Vos mains creusent ma tombe, Monseigneur ; priez Dieu pour que seule j'y

(tombe!

SCENE \II

LÇ COMTE, ieul, puis YAQOUB et LE CH4PEL4irf.

LE COMTE

C'estbien — Dans un instant soyei prête à partir, Lorsque le chapelain viendra vous avertir. Bien mieux que votre amour je brave votre Est-ce vous, chapelain? (haine. c.

(Il se retourne et aperçoit Yaqoub.)

Yaqoub ,qui le ramène?

TAQOTJB.

Puisque l'on m'a donné comme l'on donne un

(ch in

Comme un chien j'ai brisé ma laisse , et je revien, Mais au maître aujourd'hui le chien sert demodè- Car le maître est ingrat et le chien est fidèle, (le, (Il reprend sa placée accoutumée.)

LE CQMTE.

Puisque tu l'aimes mieux , demeure donc ici.

(Au chapelain qui entre.) Messire chapelain , vous voilà , Dieu merci î A quitter ce château Béren gère s'apprête.

(Yaqoub écoute avec attention) (traite,,

Quel que soit le couvent quelle ait pris pour re- Messire, à ce couvent vous l'accompagnerez : A l'abbesse , en mon nom , vous vous engagerez A payer une dot pkis riche et plus certaine Que

celle qu'en er.trant lui paîrait une reine; Et pnis vous reviendrez... car pour ce soir j'atisabelle, et demain je partirai... Le temps (tends Est mesuré pour moi d'uhe main bien avarei.,. Ainsi donc hâtez- vous , mon père,

(A. un valet.)

Qu'on prépa^'e Un palefroi bieii doux... Messire, attendez là... Pour la laisser passer je nie retire.

YAQOUB.

Allah!..

(Il se lève , et va au comte.) Maître..,

LE COMTE

Encor !

YAQOUB

Tu m'avais hier offert de me rendre fJn bien que Dieu lui seul a le droit de nous

(prendra:.

La liberté : veux-tu me la donner encor? J'avais mal calculé le prix de ce trésor Quand je le refusai.

LE COMTE

Quelle te soit rendue, Puisque jeté Toffris.

(11 prend un parchemin-sur la table, y écrit qiiclqiu;, mots, y applique son sceau; puis le donne à Yaqoub. *

La chose ofl'erte est due* A^ieu.

YAQODB.

Merci.

(Le comte sort, — ■ Le chapelain va frapper à la porte de Bérengère. — Elle s'ouvre: une femme voilée en sort, portant un costume exactement pareil à ccli:i de Bérengère.)

LE CHAPELAIN

Mêliez vos pleurs aux pieds de Dieu, Ma fille !... Dieu peut seul vous consoler. (Il s'éloigne avec elle.) YAQOUB , suivant cette femme des yeux.

Adieu , Ange qui descendis de la voûte éternelle (le. . Pour rafraîchir mon front en le touchant deTai- Tu remontes sans doute au séjour des heureux : Mahomet te j'appelle...

BÉRENGÈRE, diL seuil de SOU appartement. Yaqoub!

ïiQOUB, regardant tour-â-iovr la femme qui s'chrgnf' et Bérengère qui l'appelle,

Ellcâ sont deux!.. .

BÉRENGÈRE

Yaqoub. .c Eli bien ! nia voix vous est-elle étranl'AQOUE. (g^re

Bérengère 5 est -ce vous?...

BÉRENCtÈRE.

Moi-même.

YAQOTJB.

V ous restez donc ici? . . .

BÉRENGÈRE

J'y reste. ^

TAQOUB.

Et qui part donc Avec le chapelain?...

BÉRENGÈRE

Ma suivante.

YAQOllB.

Pardon...

Mais vous ne savez pas....

BÉRENGÈHE.

Je sais tout.

YAQOUB.

Que le comte...

BÉRENGÈRl.

Esclave , je te dis que je conoais ma honte.

YAQOUB.

Quoi! vous savez qu'un autre ici , dans un in- Va venir?.., (stant,

BÉRENGÈRE

Que dis-tu ?..,

Que le comte l'attend...

BÉRENGÈRE

T^imens!...

YAQOUB.

Que pour ce soir on pare la chapelle...

BÉRENGÈRE

Tu mens!...

YAQOUB.

Qa'Anclré Tamène, et cravance l'appelle Comlesse!..

BÉRENGÈRE

Je te dis que tu rnens!.., (En ce moment Isabelle, conduite par André, arriv< à cheval par la porte du fond de la cour. — Le com te va à elle, et lui offre la main pour descendre.;

YAQOtJB.

Soit..., Eh bien!

(Lui montrant Isabelle et le comte.) Regardez.... Maintenant, que me dites- vous?

BERENGÈKE, accablc'ff.

Rien.

YABOUB.

Rien!.... Regardez encore : il Tembrasse!

Anatlicnief...

YA.QOrB.

Et vous ne dites rien?...

BÉREUGÈRE, OVf^C furcilT.

Je te dis que je t'aime! . .

(Elle veut rentrer.)

YAQOUB, la retenant.

Restez, restez, restez!...

BÉREN&ÈRE.

Le comte peut me voir.

YAQOUB.

OÙ vous retrouverai-je?..o

BÉRENGÈRE

Ici , ce soir.

(Elle rentre.)

YAQOUB.

Cf' soir!..»

SCENE PREMIERE

LES ARCHERS à table, YAQOUB debout près de ta porte de Bàrengère.

UN ARCHER

Pardieu ! la venaison est bonne !

ANDRÉ

Elle èi.t parfaite !..• Je ne me doutais pas que pour pareille fête , Hier matin, au château je rapportais ce daim.,. Un morceau , sans rancune, Yaqoub.

ÎAQOUB.

Je n'ai pas faim.

UN ARCHER, à Andréa Ah ! ça , mais te voilà dans la faveur du maître ! Tu nous protégeras.

AT^DRÉ.

\ous raillez ; mais peut-être C'est quelque chose au moins qu'avoir été choisi, Messieurs , par monseigneur Charles de Savoisy, Pour ramener sa femme en ce château... J'espère Qu'un nouveau mariage enfin le rendra père , Et que je n'irai pas une seconde fois En pareille ambassade... A cet effet , je bois A la jeune comtesse !

TOUS

Et nous... nous!...

TAQOUB.

Misérable!..

Heimî que di^ tu?

ANDRE

TAQOUB.

Je dis qu'à cette même table , Par toi-même excités , les hommes que voici Hier acceptaient un toast pareil à celui-ci... Seulement il était à la santé d'une autre.

ANDRÉ

Porte ton toast à toi : nous porterons le nôtre.

YA.QOUB.

Je ne bois pas

ANDRÉ

Eh bien! laisse-nous boire alors ; Ou si nous te gênons , va faire un tour dehors.

YAQOUB.

Il me plaît de rester*

ANDRÉ

Reste ; mais par Saint-Charle!

Tais-toi.

YAQOUB.

J'ai quelque chose à dire encore.

ANDRÉ

Parle.

YAQOUB.

Qu'un seul fasse raison à ce toast maudit , Et je brise mon verre entre ses dents. — J*ai dit. (André se lève pour menacer Yaqoub.) UN ARCHER, bos à André.

Souviens-toi de Raymond !... (On entend la cloche.)

Il faut qu'à la chapelle Nousnous rendions, André': voilà qui nous appelle, (Ils sortent.)

SCENE II

YAQOUB , 'puis BBRENGÈRE.

YAQOUB.

Que vous avez été lents à partir, Giaours!.,.

VELE DE BRUXELIEfî - STAD BRUSSEL Archives - /i.icîiief

(9") Qu'Allah elfe votre vie enlève autant de jonrs

Qw'en restant en e^^s lieux, d'où ce son vous ren- A ous ri- Tavcz enlevé de minutes de joie ? (voie,

(Soulevant la tapisserie.) Venez : ils n'y sont plus , Bérengère ; venez... Ne in entendez-vous pas?... (Se retournant.)

Nazaréens damnés!...

Bérengère !... Oh! mon cœur, qui se gonfle et s e-

Est tout prêt à hris(r ma poitrine'

BÉKEî^GÈKE^ 'paraissant.

(lance, Silence!...

YAQOUB.

C'est vous!...

BÉRÉN&ÈRÉ.

Sommes- no lis seuls ?

V\QOtJB,

Oui , seuls.

BÉRENGÈRE

Ecoutez bien...

Etaignez ces flambeaux d'abord...

WQOUB.

On n'entend rien:

n Ils sont à la chapelle oii les unit le prêtre.

BÉRENGÈRE

[Assez , assez !... Parlons d'auti^e chose : peid-eire lAutoiu' de ce château quand vous eiriez le soir , iQuand vous aviez long-temps, dans votre déseslïourné vers l'Orient les yeux et la pensée,

(joir, /ous êtes-vous assis, et, la tête baissée, ^ar un demi sommeil le regard obscurci, Lvez-vous fait parfoi le songe que voici ; /ous étiez au désert assis lous voire tenle: tous regardiez au loin la nuée éclatante)ù, vers la fin du jour, dans un océan d'or Le soleil élargi se balance et s'endoit. G

(98) Tavtdis que l'on tirait le lait de leurs m .«m oïl es, Vous ent(ndicz sonner les grelots des chamelles Au son de voti e voix toujours obéissans ; Vos fidèles chevaux accouraient hennissans... Auprès de nous assise , une femme étrangère , Que ceux derOccident appelaient Bérengère , Entourait votre cou de ses bras amoureux, (reux*^)» Et vous disait : u Yaqoub, vous trouvez-voiis heu-

TAQOCB.

Oh! d'écouter cela me croyez-vous maître?...

BÉRENGÈRE

Ce songe , dites-moi, ylous Tavez fait p{ ut-(^tre?

TAQOUB.

Mille fois! mille fois!...

BÉRENGÈRE

Et lorsque quelque daim , Passant auprès de vous avec un bruit soudain , Venait rompre le charme, et que de votre songe Tout, à l'entotn^ de vous, attestaient le mensonge, Que vous vous retrouviez esclave, pauvje et nu... Si quelqu'un, tout-à-coup près de vous survenu, Vous eût, par le povivoir d'un démon ou d'un Fait la réalité de votre rêve étrange, (ange , Et n'exigeât devons

en retour , seulement Que votre obéissance un seul jour, un moment; Mais une obéissance aussi que rien u'émousse , Comme celle du fer à la main qui le } ous^o , Au prix de ce moment ; auriez-vons hésifé D'achct(r du bonheur pour une éternité ?

ÏAQOLB.

Une seule personne aurait eu la puissance De soumettre mon cœur à cette obéissance : C'est celle que je vois dans ce sou:e si doux ; Et je n'fu* pas besoin de dire que c'est voiks.

BÉRENOÈP.E.

Eh bien! écoutez donc!... Voiilsz vous que ce lê- Par la réalité quelque matin s'achève? (ve

Voulez-vous retrouver votre désert natal , La caravaneassise à l'orabredu nopal , Vos chevaux si légers à la course inconstante, Vos cent chameaux couchés autour de votre tente, Cette femme du Nord dont les bras amoureux?.,.

Y VQOTJB.

Vous m'allez demander quelque chose d'affreux, N'est-ce pas ?,.. Mais n'importe !

BÉKENGÈRE.

Yaqoub, si vos paroles Ne vous échappent-pas comjue des sons fiivoles^ Vous m'avez dit ces mots : (c S'il était par hasard <(Un homme dont l'aspect bhssât votre regard; « Sises jo_« rs sur vos jours avaient cetteinfluence, « Que son trépas pût seul finir votre souffrance; ri De Mahomet lui-même eut-il reçu ce droit « Quand il passe, il faudrait me le montrer du Vous avez dit ce'a. v (doigt... »

YIQOUB,

Je l'ai dit... je frissonne!...

Mais un homme par moi fut excepté...

BÉHKMGÈRE.

Personne !

YA.QOUB.

Un homme ;i ma vengeance a le droit d'échapper...

BÉRESGÈRE.

Si c'était celui-là qu'il te fallut frapper?... S'il fallait que sur lui la vengeance fut prompte?..

yA.QOl;B.

Son nom ?

BÉUENGÈRE.

T,?, comte.

YAQOUB.

Enfer!... Je m'en doutaisl

BÉRENGÈRE

Le coriit^', Enlendez-vous?... le comte!... Eli bien? .. 1A.90UB.

Je ne le puis...

BÉRBNGÈRE,

Adieu donc pour toujours I...

yA.QnxjB.

Rcstei... ou je vous suis.

BÉRENGÈRE

J'avais cru jusqu'ici... quelle croyance folle !... Que les chrétiens eux seuls manquaient n leur Je me trompais... C'est tout, (parole;

YAQOUB.

Madame !..•

BÉRENGÈRE

Laissez-moi...

(Se retournant.) Mais voujS me mentiez donc ?

YAQOUB.

Ypus saviez bien pouiquoi...

Ma vengeance ne peut s'allier à la vôtre : Il m'a sauvé la vie... Oh! nommez-moi tout autic.

ÎÉRENGÈRE.

Et quel autre nommer dont le pouvoir fatal Depuis sixans,Yaqoub,Tous ait fait pLus de mal?.. Oh! rappelez-vous donc, rappelez-vous...

YAQOUB.

Madamç, Je me rappelle tout.

BÉRKNGÈRE.

11 a perdu votre âme, (jours

Yous l'avez dit vous-même, il vous a pour tou-

(101) Ravi pays, parens, liberté, joie, amours... (cLe! Il vousôte un bonheur chaque fois qu'il voustou-

YIQOTJJB.

El celte goulte d'eau qu'il versa sur ma bouche' . .

BÉRENGÈRE

S'il vous a conservé la vie, eh! n'est-ce pas Pour vous faire p^us tard subir mille trépas?.. ^ L'esclavage enlie vous rétablit l'équilibre : Il vous a fait esclave enfin !...

YAQOUB, montrant la signature du comte.

Il me rend libre !

BÉRE?ÎGÈRE.

C'est bien !..Et vous rend-il avec la liberté Mon amour , qui dix ans par lui vous fut ôté?

Un instant , Bérengère , écoutez-moi...

BÉ-RENGÈRE.

J'écoute...

Dites vite !

Y\QOXJB.

> J'ai cru... je nie trompais sans doute... Qu'ici vous aviez dit... ici même... pardon...

bérengère.

Quoi?

YAQOUB.

Que vous m'aimiez. . .

BÉRENGÈRE

Oui 5 je l'ai dit.

YAQOUB.

Alors donc , iiisque même destin , mcme amour nous ras- ' 3ércngcre , cesoir, (semble,

BÉREINGÈRË.

Eh bien?...

YAQOUB.

Fuyons ensemble 1

San5 frapper ?

TAQOCB.

Ses remords vous vengeront -ils pas ?

Esclave!... me crois-tu le cœur placé si bas, (mes, Que je puisse spiilTrir qu'en ce monde où no ussom- J'aie été tour-à-tour l'amante de deux hoàijmes, Dont le premier m'insulte, et qui tous deux vi- Sans que de celuirlà m'ait vengé le second?, .(vront

Grois-tuquedansun cœur ardent comme le nôtre Un amour puisse entrer sans qu'il déchire l'au- Si tU; Tas espéré, l'espoire est insultant! (tre?,..

YAQOXIB.

Bérengère!...

BÉRENGÈRE

Entre nous tout est fini.... Va-t'en!

YAQOXIB.

Grâce!...

BÉRENGÈRE

Je saurai bien trouver pour celle tâche Quelque main moins timideetquelqu'âme moins.

(lâche, Qui fera pour de Tor ce que toi , dans ce jour , Tu n'auras pas osé faire pour de Tamour!... Et s'il n'en était pas, je saurai bien moi-même, De cet assasinat affron tant Tanathême , Me glisser au milieu des femmes , des valets Qui flattent les époux de leurs nouveaux souhaits, Et les faire avorter ces souhaits trop précoces, En vidant ce flacon dans la coupe des noces!

rAQOUB.

Du poison !...

BÉRENGÈRE

Du poison. — Mais ne viens plus après ,

VILLE r^ BRUXELLES - STAD BRUSSEL Archives - Archief

Esclave, me parler d'amour et de regrets... fre, Refuses-tu toujours?.. Il meiesteun quart d'hen- C'est encor plus de temps qu*il ne faut pour qu'il meure... (main?

Un quart d heure... répond*; mourra-t-il de ta Es-tu prêt ?... Réponds-moi, car j y vais... dis!.. tàqoub.

Demain...

BÉREN6ÈRE.

Demain!.. Et cetnuitv, dans cette chambie même, Ainsi qu'il me l'a dit, il lui dira: u Je t'aime !.. » Demain!... Et d'ici laque ferai-je?.. Oh! tu veux, La nuit , qu'à pleines mains j'arrache mes che-

(veux, Que je brise mon front à toutes les murailles , Que je devienne folle!.. Oh!... demain!... Mais ti|t

(raiiles!...

Et si ce jour ctait le dernier de nos jours , Si cette nuit d'enfer allait du^^er toujours!.. Il le peut ordonner si c'est sa fantaisie... Demain î... Et si je suis morte de jalousie !... Tu n'es donc pas jaloux, toi, tu ne l'es donc pas?,,

ÎAQOUB,

Oh!.-,

BÉRENGÈRE

Si je te disais : « Cestlà que, dans ses bras , Le comte mille fois de l'amour le plus tendre M'a donné Tassurance...))Ah! tu pourrais m'en.

(tendre Sans te tordre les mains, blasphémer , et sentii' A ma voix tes cheveux se dresser et blanchir!... Ah ! tu n'es pas jaloux!... Ecoute alors...

YAQOUB.

Madame !...

, BÉRE^GÈRE,

Ecoute : je l'aimais à renier mon âme, S il l'avait exigé... Jnge d;.* mes transports Quand , après uneab.^ence, il revenait!... Alors, C'élaitdes cris, des pleurs, des extases, des rires, Dont la nuit jusqu'au jourprolongeait les délires.. Mais tu necompren(ls-pas,loi:tun'espasjaloux!., yAQOUB, tirant son poignard.

Par pitié ! tiiei-moi, madame... ou taisez-vous !

BÉKENGÈRE.

Oh! c'était une joie à faire envie aux anges ; Celaient des mots d'amour les éternels échanges. . . Tout ce quin vente enfin Tame et la passion !

yàqoub.

Et moi , pendant ce temps... Oh ! malJdiclion !

BÉilENGÈRE.

C'était là, là!... Yoi$-ta ? dans cette chambre YAQoiiB. (même!...

Allah!... Tu le veux donc?.,.

BÉRENGÉRE.

Je te di« que je Taime , Quemalgré mon affront, un mot d'amour de lui Me pouirait à ses pieds ramener aujourd'hui.,, Ainsi, tant qu'il vivra, songes-y, je t'échappe... Car je Taime , entends-tu ?..

YAQOJQB.

Quand faut-il que je frappe?

EÉRENGÈRE.

Lui vivant , il me reste un espoir de retour; Lui mort, je t'aimerai de tout cet autre amour... N'est-ce pas? maintenant tu sens qu'il faut qu'il me'ue, (heure,

Et qu'il meure h finstant?... Si j'attendais une Sais-je ce que mon cœur dans une jieure vou- Peut-être te dirais-je: u Arrête!... '> (drait?...

YA.QOUB.

Je suis prêt...

Ordonne !

BiRENGÈRE.

Il faut, vois-tu? quen cette chambre il tombe; Qu'en marchant vers ce lit son pied heurte sa Car il va revenir en cette chambre là, (tombe... Conduisant sa nouvelle épouse.

YAQOUB, tressaillant.

Le voilà!...

(On voit s^avancer le comte, conduisant sa nouvelle épouse. — Deux pages les précèdent avec des flambeaux.— .Autour d'eux,

vassaux et valets, tous criant :)

Vive notre comtesse!

BÉRENGÉRE

Ènfeil... Toua.

Vive le comte!

BÉRENGÈRE

Grois-tii qne la vengeance égalera la honte ?.,. Hésiterais-tu?...

YAQOUB,

Non.

BÉRINGÈRÏ.

Hâte-toi !... hâte-toi !...

Pour entrer avant lui tu n'as (juun instant...

voi !...

Mais va donc!... Oh! malheur !... Qu'est-ce donc qui t'arrête ?... (prête...

Que faut-il que je fasse à rnon tour?... je suis Dis... me veux-tu tromper, Yaqoub, jusqu'à la Il ne sera plus temps,., damnation !... (fin ?... (Elle le pousse.— Il entre dans la chambre.) Enfin!... (Elle se jette derrière le prie-dieu. — Le comte passe d^ns la salle. — Les pages le prtcèdent, entrei^t

dans la chambre, <lc])osciil dciix flaiuLcaux , cl sortent. — ■ Pendant celcitips les vassaux crient :) Vive le comte!

LE COMTE , jotlant uns poignée d'or.

À vuusi

TOUS

\ive notre comtesse !

LB CO>ITE

Ma belle mariée , allons , faites largesse , El toutes ces voix-là prî-ront le ciel pour vo'.is. (La jeune mariée jette sa bourse,)

TOUS

yive le comte !

LE C©MTE.

Bien , enfans. — Relirez-vous.

(ïls sortent tous par la porte du fond. ■ — ■ Le comte et son épouse entrent dans la chambre. • — A aiesure que les torches s'éloignent, le théâtre retombe dans l'obscurité, et Bérengcre se lève lentement.)

BÉRENGÈRE, SCUlc.

Priez... Il vous l'a dit... Ce sera pour son âme; Car l'ange de la mort est là qr.i la réclame... Et si quelqu'un de vous par hasard a souci De la mienne, pour elle alors qu'il prie aussi!..

(Tressaillant.) N'ai-JG pas entendu?.. Non rien... Si son courage Faillissait!... îl se peut que cela soit...O rage!... J'aurais dû

me servir ponr lui de ce poison ,

(Elle retire le flacon de sa poitrine.) Et réserver pour moi le poignard.,. Trahison!... Qu'attend-il donc?... Eh bien ?...

LE co%7Ej frappé dans la coulisse

Ah!...

EÉRENGÈRE.

Le vcilà qui tombe!...

(Elle avale le poison.) Savoisy... retiens-moi ma place dans la tombe.

LA JEUNE COMTESSE, dans la chambra.

Au secours î... Au secours!...

YAQOUB, entrant a reculons, son 'poignard à la main. Fuyons,., il vient !...

LK COMTE^ se traînant et' soiilcvanc la tapisserie

C'est toi , Yaqoub , qui m'as tué !...

BÉRENGÈRE, oppui/a/it sfls deux mains sur les épaules d' Yaqoub, qui la cache aux yeux du comte, cl le fhisant tomber à genoux^ afin d'être vue par erlui-ci. Ce n'est pas lui... cesl moi!

LE GOliTE.

Bérengère !.,.

LA JEUNE COMTESSE, traversant la cour.

Au secours !..

(Elle tombe cvanoaie.)

LE COMTE, viouront.

Ah!... ah!...

YAQOUB.

Maintenant, femme,

Fais-moi tout oublier, cai c'est vraiment infâme!..

Viens donc î... Tu m'as promis de venir : je t'at-

D'etre h moi pour toujours,.. ('ends...

BiRENGÈRE , les 1JoUX sur l^ comte.

Encor quelques instans...

Et je t'appartiendrai tout entière.

YAQOUB.

Oh! regarde: i garde!... Ils accoiuent aux cris quelle a poussés... Prends Nous ne pourrons plus fuir: il ne sera plus temps... Ils Tiennent, Bérengère I...

BÉRENGÈRE

Attends encore... attends...

YAQOUB.

OIj! viens, viens!... Toute attente à cetfe heure

(est mortelle !..,

La cour est pleine... vois... Mais \deï\s donc!.. 4 (Bérengère tombe sur les genoux.)

Q ne fait-elle?...

Bérengère, est-ce ainsi que tu gardes ta foi ? Bérengt re (ntends-tu ?... viens !...

BÉRENGÈRE, expirant.

Me voilà... prends-moi !...

(Elle tombe, la bouche sur celle dii comte.)

TÀQOCE, laprcnant par Ins cheveua.- et soulevant sa tête.

Oh ! malédiction !... Sa figure est livide !... Sou cœur...

(11 y met la maiii.)

Il ne bat plus !... Sa main...

Prenant le flacon qui s'y trouve.)

Le flacon vide !...

tk JEUNE COMTESSE, se relevant, entourée de toute la maison du comte.

Au secours !... Oh ! venez 1... C'est par ici !...

ANDRÉ

Eli quoi! le comte mort., et la comtesse aussi!..

YAQOTJB.

Mort;^.

ANDRÉ

Notre maître !...

Tors, s'inclinant vers lui.

Oh!...

TAQOUB,

Bien!... Vous ([ui , nés silr sa terre. Portez comme des chiens la chaîne héréditaire, Demeurez en hurlant près du sépulcre ouvert : Poui' Yaqoub...

(Tirant le parchemin du comte, et le montrant.) Il est libre î... il retourne au désert!

FIN

PIÈCES PA^yfeS.

séRiB. Le Diable K Sévillc, (de Neslc , drame. Botert-îc-Diablc , opéra. I^ Prise ' de Voile , drame. Tcrcsa , drarnt'.Un de Plus . com.raiîd. La F*iLtiillc d^ Lusigny, drame; Le Dieu ^ -Sr !a Bayadère, opéra Hichard Darlington, drame.y Une Monoraanfe, com.-vaud. — 2"« sérii. Zahipa , op.'Cora. Un Duel sous ie cardinal de KicheJiou, drame. Jcnny, op.-^com. Périnet Leclerc, drame Les Jours Grassoas €harles'IX, drnmc-histor. Le Pré aux Clercs, op.-com. Lucrèce Borgîa, draiue. Les Vieux Péchés, com.-vaud. Gustave III, opéra- ^ liistor. Cainiila , com.-vaud. — 3* séris. Faublaa,' corn, hçis Malheurs d'un Amant Heureux, coÀ^'

vaud. La Jolie Fi))e de Parme, drame. Sa int-DenisJ Chronique de i62i^. Charles Vil chez ses Gr.n:!^ Ya.ssaux, tragédie. , ' --

Sources et licence

Texte : https://archive.org/details/charlesviichezse01duma. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.